

# L'ITINÉRAIRE

3\$ Volume XXV, n° 12  
Montréal, 15 juin 2018  
ABONNEMENTS AU  
[itineraire.ca](http://itineraire.ca)

## LA FORCE DES CULTURES AUTOCHTONES



# JAMAIS JE NE PRENDRAI LE BUS A CHANGÉ MA VIE

Passez de l'auto au bus



# ZOOM

SUR

# Suzanne

Nom Suzanne Leblanc | Camelot n° 1484 | Âge 36 ans  
Point de vente Resto Végo, rue Saint-Denis

À la mi-vingtaine, Suzanne était hébergée dans un foyer de groupe pour adultes. De sa vie, elle n'avait jamais eu un véritable chez-soi, et certains doutaient qu'elle soit, un jour, en mesure d'en avoir un. « Les gens pensaient que je ne serais pas capable de vivre seule, de prendre soin de moi, de faire du ménage par exemple. Dans le temps, j'étais plus jeune, je ne me ramassais pas. »

Aujourd'hui, cela fait maintenant huit ans qu'elle habite le même appartement, seule, dans le quartier Ahuntsic. Et elle s'en sort très bien. « Il y a un intervenant qui vient me voir deux fois par mois, pour s'assurer que tout est correct, dit-elle. Et tout est toujours correct. Je le fais, mon ménage! » Suzanne fréquente aussi une cuisine collective toutes les deux semaines, dans Hochelaga. « Je suis vraiment contente de participer à ça. Je rencontre des gens et je peux ramener de la nourriture à la maison. Ça me coûte moins cher! »

Dire qu'elle habite seule n'est cependant pas tout à fait juste. Une dénommée Mêlée, âgée d'un an, partage actuellement son trois et demi, succédant ainsi à Grisou et à Max. « Elle est toute noire, avec une tache blanche dans le cou. Je m'en occupe bien de ma chatte. »

Suzanne n'a jamais connu son père. Son seul contact avec lui se résume à une vidéo qu'elle a un jour visionnée et sur laquelle il apparaissait. Née à Montréal, elle a vécu avec sa mère avant d'être placée, très

jeune, dans des foyers de groupe. Elle a également habité dans une famille d'accueil durant plusieurs années à Laval.

Dans la vingtaine, Suzanne a fréquenté le Centre Soutien-jeunesse, qui vient en aide aux jeunes adultes ayant des problèmes de santé mentale ou des difficultés émotionnelles. C'est à cet endroit qu'elle a rencontré Sébastien, son amoureux, qui travaillait à ce moment au Centre. « Ça a fait dix ans le 10 janvier dernier qu'on est ensemble », lance-t-elle, tout sourire.

Elle enchaîne : « J'ai une belle vie... Un chum, une chatte, un appartement et L'itinéraire. » Ça fait maintenant deux ans que Suzanne est camelot, sur l'heure du midi, en face du Resto Végo, rue Saint-Denis, et occasionnellement au métro Sauvé. « J'adore ma job, assure-t-elle. Les passants sont gentils avec moi. Et les employés du Végo aussi. Ils viennent souvent me parler, ça me fait plaisir. »

Pour ajouter aux bonnes nouvelles, elle s'est beaucoup rapprochée de sa mère au cours des dernières années. Celle-ci est devenue, avec Sébastien, la personne la plus importante à ses yeux. Suzanne voit aussi de temps en temps son petit frère Émile, ainsi que sa sœur et sa demi-sœur.

« Je suis chanceuse, conclue-t-elle. Et vraiment, je me souhaite une longue vie à L'itinéraire! J'aimerais beaucoup que les lecteurs viennent me faire un petit coucou au Végo. »



Par Antoine Quinty-Falardeau  
Bénévole à la rédaction  
Photo : Milton Fernandes

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît  
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

## NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca  
ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

ISSN - 1481-3572  
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001  
Dépôt légal  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

**L'ITINÉRAIRE**



**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**  
2103, Sainte-Catherine Est  
Montréal (Qc) H2K 2H9

**LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE**  
2101, RUE SAINTE-CATHERINE EST  
Téléphone : 514 597-0238  
Télécopieur : 514 597-1544  
Site : www.itineraire.ca

**DIRECTEUR GÉNÉRAL ET ÉDITEUR :**  
LUC DESJARDINS

### RÉDACTION

Éditrice adjointe et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND  
Journaliste, responsable société : CAMILLE TESTE  
Chargé de l'accompagnement des participants : LAURENT SOUMIS  
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET  
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES  
Gestionnaire de communauté : ALEXANDRE DUGUAY  
Photographe-participant : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA  
Journaliste-participant : GENEVIÈVE BERTRAND  
Collaborateur : IANIK MARCIL  
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ  
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, HÉLÈNE MAI, ARIANE CHASLE, MADELEINE LAROCHE, ANTOINE QUINTY-FALARDEAU, VALÉRIE SAVARD, LAÉTITIA THÉLÈME  
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE, SHANNON PÉCOURT  
Illustration de la une : MILTON FERNANDES

### ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : NAIMA BOUGARI  
Adjointe comptable - commis au dépôt : MARCELA CHAVEZ  
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

### DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY  
Intervenants psychosociaux : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE, GABRIELLE GODIN  
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS  
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER

### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : ÉRIC WILLIAMS - Novatech Médical  
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.  
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire  
Secrétaire : KATHERINE NAUD - CIUSSS Centre-Sud de Montréal  
Administrateurs : YVES LEVASSEUR - Virage Coaching  
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg, sencl, srl  
RICHARD CHABOT - Camelot de L'itinéraire  
JO REDWITCH - Camelot de L'itinéraire  
YVON MASSICOTTE - Représentant des camelots

### VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234  
publicite@itineraire.ca

### GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.  
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000  
Directeur général : ROBERT RENAUD  
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC  
Chargée de projets : GISELE BÉLANGER  
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL  
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.  
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire :  
2103, Sainte-Catherine Est,  
Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

## PARTENAIRES MAJEURS

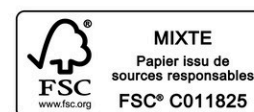


## PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

## L'itinéraire EST MEMBRE DE





## MOTS DE CAMELOTS

Gilles Bélanger .....	11
Daniel Grady .....	11
Gaétan Prince .....	11
Marc Senécal .....	43
Saïd Farkouh .....	43
Linda Pelletier .....	43



## DOSSIER

### LA FORCE DES CULTURES AUTOCHTONES

- Appropriation culturelle, de quoi on parle ?
- Première semaine de la mode autochtone à Toronto
- Quentin Condo :  
Le rap pour raconter la réalité autochtone  
*Par Camille Teste*
- L'appropriation culturelle :  
Casser les stéréotypes  
En voici en voilà !
- Sylvain Rivard, l'art de déboulonner
- L'appropriation culturelle en 6 exemples  
*Par Isabelle Raymond*
- Nunavik :  
Une Inuite pilote d'avion  
*Par Geneviève Bertrand*
- INSP  
Inuits : les enfants des confins  
du Groenland  
*Par Isabel Stettin - Surprise !*

# SOMMAIRE

15 juin 2018  
Volume XXV, n° 12

<b>ÉDITORIAL</b> .....	7
Une conversation avec Maya Par Josée Panet-Raymond	
<b>ROND-POINT INTERNATIONAL</b> .....	8
<b>QUESTIONS D'ACTUALITÉ</b> .....	10
Michèle Audette sur les femmes autochtones Par Laurent Soumis	
<b>EN EXCLUSIVITÉ</b> .....	29
Nos camelots interviewent Trudeau Par Laurent Soumis	
<b>COMPTES À RENDRE</b> .....	30
Les rapaces Par Ianik Marcil, <i>économiste indépendant</i>	
<b>CARREFOUR</b> .....	32
<b>MOT DU RAPSIM</b> .....	33
Favoriser l'accès aux soins de santé par Guillaume Legault, <i>organisateur communautaire au RAPSIM</i>	
<b>DANS LA TÊTE DES CAMELOTS</b> .....	34
Si je vous dis autochtone...	
<b>CHRONIQUE</b> .....	37
Adieu Marc Par Franck Lambert	
<b>NOUVELLE</b> .....	42
Windigo (2 <sup>e</sup> de 4) Par Pierre Saint-Amour	
<b>HISTOIRES DE RUES</b> .....	40
Rue Saint-Éloi / Saint-Sacrement Par Christine Viens	
<b>BD</b> .....	42
Par Siou	
<b>DÉTENTE</b> .....	44
<b>À PROPOS DES AUTOCHTONES</b> .....	46
Par Francis Hillman	

## MOTS DE LECTEURS

### On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

Les camelots sont des  
travailleurs autonomes.

**50 %** du prix de  
vente du magazine  
leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

[COURRIER@ITINERAIRE.CA](mailto:COURRIER@ITINERAIRE.CA)

Des lettres courtes et signées, svp !

NOUVEAU



Maintenant  
disponible en  
grands formats

SANS BPA / RÉUTILISABLE\*

\*À l'exception du format 8 L, qui est à usage unique.



L'ITINÉRAIRE  
C'EST BIEN  
PLUS  
MAGAZINE

Oui, j'appuie L'itinéraire :



CARTES-REPAS



DONS



ABONNEMENT



Pour rejoindre notre  
service aux donateurs :

514 597-0238, poste 228  
luc.desjardins@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE :  40 \$  50 \$  75 \$  100 \$ ou \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre \_\_\_\_\_ cartes-repas à 6 \$ chacune = \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>  
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : \_\_\_\_\_

IDENTIFICATION  Mme  M.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_ - \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

Téléphone : ( \_\_\_\_\_ ) \_\_\_\_\_

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa  MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration \_\_\_\_\_ / \_\_\_\_\_  
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

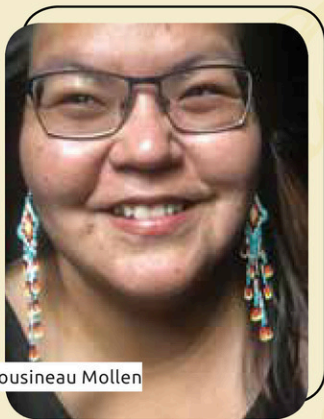
Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire  
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

L'ITINÉRAIRE

<sup>1</sup> Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne  
sur notre site [www.itineraire.ca](http://www.itineraire.ca)

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001



Maya Cousineau Mollen



## ÉDITORIAL

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND  
RÉDACTRICE EN CHEF



# Une conversation avec Maya

En 2017, nous avons publié un « spécial Autochtones » qui a connu beaucoup de succès. Nous répétons l'expérience cette année. Premier constat de cette incursion dans l'univers des Premières Nations : il y a tant à découvrir qu'une édition ne suffit pas. Il faut en parler tout au long de l'année. Autre constat : au-delà des blessures et des injustices, il y a des histoires de succès, de résilience, de talents qu'on gagnerait tous à lire et à entendre.

Maya Cousineau Mollen incarne bien toutes ces histoires où se côtoient l'ombre et la lumière. On s'est rencontrées pour discuter de réconciliation et de relations autochtones-allochtones. Parce qu'en parler et en écrire, c'est primordial, ça fait partie du processus qui permettra de faire tomber les barrières, les préjugés et les idées reçues.

Maya, écrivaine, poète et passionnée d'histoire est Innue originaire de la communauté Mingan-Ekuanitshit sur la Côte-Nord, installée à Montréal depuis un an. Dès notre première rencontre l'été dernier au Café de la Maison ronde, j'ai tout de suite aimé son énergie, son calme et son air de sagesse. Son ouverture à l'autre aussi. Elle m'a raconté son histoire.

Née de parents innus, donnée en adoption à un couple de Québécois par sa mère biologique, Maya a grandi chez les Blancs, mais est restée proche de ses origines. « J'ai mon statut et je suis même immatriculée, dit-elle. Souvent quand je fais des lectures de poésie, je me présente: Maya Mollen, immatriculée 08200, comme Indienne selon la Loi sur les Indiens ». Devant mon incrédulité qu'on matricule des êtres humains, elle ironise : « Eh oui, encore de nos jours, dans le plus meilleur pays du monde... »

Partagée entre ces deux univers, elle a vécu l'amour de parents québécois dont le premier souci était qu'elle conserve son identité et sa culture. Maya m'apprend qu'elle est littéralement la petite-fille adoptive de Jack Monoloy (John Maloney de son vrai nom), celui qui a inspiré la célèbre chanson éponyme de Gilles Vigneault. Proche de la communauté innue, il parlait et écrivait dans cette langue et entretenait des liens avec Sylvestre Mollen, le grand-père biologique de Maya, alors chef de la communauté innue.

## Colonisation

« Moi, je suis un produit direct de la colonisation. Anne, ma mère biologique a vécu beaucoup de violence et elle s'est poussée de sa communauté. Elle a aussi connu les pensionnats et ça l'a marquée toute sa vie.

Elle ne s'est jamais remise de ses fantômes. J'ai l'impression que c'est ce qui l'a emportée », dit Maya, qui a enterré sa mère plus tôt cette année.

Elle ajoute que sa mère avait témoigné à la Commission vérité et réconciliation, tout comme Maya l'a fait à la Commission Viens pour un épisode de racisme et de discrimination qu'elle a vécu. « J'espère que je suis la dernière de ma famille à devoir témoigner, insiste-t-elle. Que l'on ait plus avoir à le faire serait un bel exemple de réconciliation. »

Elle relate qu'à l'école, la discrimination et l'intimidation venaient tant de la part des Blancs que des Innus, qui, à l'époque, n'acceptaient pas sa situation. Ses parents l'ont donc envoyée au privé où le racisme se manifestait plus subtilement, surtout par de l'indifférence.

Une fois à l'université, elle a « forcé la main » pour qu'on l'initie comme tout le monde. « Il n'y avait pas beaucoup de métissage, on ne savait pas trop quoi faire avec moi. » Elle raconte qu'à l'époque, la discothèque de la place interdisait carrément l'entrée aux Autochtones. « Toi t'es Indienne, tu n'entres pas. » Ce n'est pourtant pas si loin que ça, à peine 20 ans !

## Apprendre pour mieux comprendre

Elle poursuit : « Dans mes livres d'histoire à l'université, il n'y avait pas grand-chose sur nous, jusqu'à ce que je suive un cours avec Denys Delage, où j'en ai appris beaucoup sur la période contact et pré-contact. Mais jamais rien sur aujourd'hui, nos personnages importants, nos héros. Ce qui m'a aidée était le cours de politiques autochtones au Canada. Ça a été un catalyseur. On apprend des choses récentes, on fait des constats, on peut avoir des réflexions. »

« Par contre, apprendre sur les mouvements autochtones en Amérique du Nord, Wounded Knee, les guerres indiennes... ça m'a rendue tellement en colère. » Or, son mentor, l'érudite Claude Picard, de la nation Huron-Wendat l'aidera à « calmer la militante en moi, à travailler les faits, à valider des perceptions, si on veut un message qui porte ».

Au fil des ans, Maya creusera ses savoirs et s'impliquera dans plusieurs organisations, dont Femmes autochtones du Québec. Aujourd'hui, à 43 ans, sa colère s'est estompée grâce aux apprentis-sages et à l'expérience de vie qui mate l'impulsivité. Un terme qui revient souvent chez elle : « perception validée ». Effectivement, quand on prend le temps de vérifier auprès des autres ce que l'on croit être leur réalité, on en apprend souvent plus que l'on escomptait.

Au final, la réconciliation c'est ça : se parler, en apprendre un peu plus sur l'autre. On en ressort enrichi. Du moins, c'est mon cas à l'issue de ma conversation avec Maya. ■



Avril 2018, Mongolie. Tsetse, 6 ans, dans une forêt située à proximité du village de Tsagaannuur, Khovsgol aimag

**MONGOLIE | Les éleveurs de rennes craignent de perdre leur identité**

Les Dukha mongols vivent dans les forêts escarpées de Sayan, à deux pas de la frontière russe. Ils sont renommés pour leur élevage de rennes et leurs talents de chasseurs-cueilleurs. Cela leur a permis d'échapper aux nombreux bouleversements historiques dont ont souffert les habitants des plaines, de Gengis Khan au communisme. En 2012 pourtant, le gouvernement mongol a décrété que la majorité des sites d'élevage traditionnel des Dukha deviendraient un parc national et que les espèces présentes seraient protégées. L'objectif : reconstruire un écosystème ravagé au cours des deux dernières décennies par une augmentation drastique de la chasse. Aujourd'hui, si le gouvernement verse une somme mensuelle aux éleveurs pour compenser l'interdiction de chasser, beaucoup de Dukha ont l'impression d'avoir perdu leur identité. Dans la taïga, l'homme s'est longtemps défini par sa capacité à chasser et à se déplacer. « Nous avons l'impression d'avoir perdu quelque chose parce que nous ne pouvons plus accéder librement à une partie de ce territoire, alors que cette terre nous a été transmise par nos ancêtres », a déclaré Naran-Erdene Bayar, 26 ans. (Inter Press Service/INSP)

**BRÉSIL | Travail des enfants, un fléau qui perdure**

Le travail des enfants a considérablement diminué en Amérique latine. Mais 5,7 millions d'enfants en dessous de l'âge minimum légal travaillent encore, dont une grande partie dans des conditions précaires ou sans rémunération. La majorité de ces enfants travaillent dans l'agriculture, mais beaucoup œuvrent également dans des secteurs à haut risque tels que l'exploitation minière, la fabrication de feux d'artifice et la pêche. Au Brésil, une étude de l'Institut brésilien de géographie et de statistiques (IBGE) publiée en 2017 a révélé que sur les 1,8 million d'enfants âgés de 5 à 17 ans qui travaillent, 54,4 % le font illégalement. Parmi ces jeunes brésiliens, 74 % ne reçoivent pas de rémunération. Un autre indicateur a révélé que 73 % de ces enfants triment comme « assistants », aidant les membres de la famille dans leurs activités productives. L'un des auteurs du rapport, l'économiste Flávia Vinhaes, a précisé que même si le travail des enfants n'a pas toujours lieu dans des conditions d'esclavage ou de semi-esclavage, « les enfants âgés de 5 à 13 ans ne devraient travailler sous aucune condition ». (Inter Press Service/INSP)

PHOTO : FABIANA FRAYSSINET/IPS



Une petite fille ramasse du manioc à Acará, au Nord du Brésil

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des journaux de rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 34 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez [www.street-papers.org](http://www.street-papers.org).



TRADUCTION : CAMILLE TESTE

The only  
indigenous Café  
in Montréal

Promoting social diversity  
and the empowerment  
of vulnerable Indigenous people.

Open from Monday to Friday - 8AM to 7PM

2330 Ste-Catherine Street West  
Cabot Square • Montréal, QC



L'unique  
Café autochtone  
à Montréal

Favoriser la mixité sociale et  
l'empowerment des personnes  
autochtones vulnérables.

Ouvert du lundi au vendredi de 8 h à 19 h

2330 rue Ste-Catherine O.  
Square Cabot • Montréal, QC



Taco autochtone  
Indian Taco



514 872-9465  
[itineraire.ca/cafe-maison-ronde](http://itineraire.ca/cafe-maison-ronde)



Partenaires • Partners

Canada

Avec le soutien de  
Ville-Marie  
Montréal

Fiers  
fournisseurs  
de tisanes Inuit  
au Café  
de la Maison  
ronde

[deliceboreal.com](http://deliceboreal.com)



# 3 questions à Michèle Audette

sur les femmes autochtones



PHOTO : COURTOISIE

Depuis l'automne 2016, l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées tente de « découvrir », « honorer » et « donner vie à la vérité ». Après des débuts difficiles, l'enquête est remise sur les rails, assure Michèle Audette, l'une des cinq commissaires, ex-présidente de l'Association des femmes autochtones du Canada. Originaire de Uashat-Malotienam, Mme Audette estime que la commission a d'ores et déjà démontré « la discrimination systémique à travers tout le pays » et promet des recommandations « immédiates et concrètes ».

**1 Dès le départ, la commission a connu plusieurs démissions qui ont été largement publicisées. Que doit-on comprendre de ces débuts difficiles ?**

Au départ, j'étais convaincue qu'on aurait une structure déjà organisée et opérationnelle. Mais on s'est retrouvés à devoir tout construire à partir d'un bout de papier. On a préparé une structure de rêve, mais très vite, notre balloune a éclaté. On n'était pas capables d'avoir des bureaux et les ressources que l'on avait demandés. Ça prend trois semaines à six mois pour embaucher une personne, de trois à neuf mois pour louer un espace de travail, quatre mois pour avoir un ordinateur. Tout le volet

opérationnel était à organiser tout en ayant la pression de la population, des groupes, du politique, en plus de celle des familles et des survivantes qui demandaient déjà de la transparence et de la reddition de comptes. On pagayait tout en construisant le canot. Les neuf premiers mois ont donc été très difficiles. Et puis, en ne parlant pas aux médias pour rester le plus neutre possible, on a déroulé le tapis rouge pour la critique. Mais le travail s'est poursuivi, je vous l'assure. On essaye maintenant de réparer l'image qu'on nous a donné.

**2 En mai dernier, vous aviez déjà tenu 15 audiences et entendu 1273 témoignages. Quels constats pouvez-vous tirer ?**

Jusqu'à maintenant, on présentait les problèmes de façon très géographique, avec des recherches et des études. On savait qu'il y avait eu une discrimination, un manquement de la part de telle institution ou de tel corps policier. Mais mis à part les groupes, les institutions n'avaient jamais osé dire qu'il y avait un problème à travers tout le Canada. Aujourd'hui, plus personne ne peut nier que c'est un problème à l'échelle du pays. Nous, on l'a démontré. Avec les témoignages, on a en la preuve que cette discrimination existe, peu importe la région du pays ou le peuple, qu'il soit métis, inuit ou première nation,

en milieu communautaire, en milieu urbain ou plus isolé, c'est la même réalité. Par exemple, à Malotienam, on a démontré qu'un individu avait agressé sexuellement 200 personnes pendant 40 ans de silence. Ça met sur la place publique le fait qu'il y avait une certaine omerta.

**3 Sans présumer des recommandations finales de la commission, y-a-t-il des pistes de solution déjà identifiées ?**

Il est tôt pour vous répondre. Cependant, on entend beaucoup de choses, dans tous les témoignages, sur l'impact du système colonialiste. Tout le monde revient sur cette réalité-là. Ça nous amène à dire qu'il va falloir travailler sur du long terme. Oui, on va proposer des mesures immédiates et concrètes. Mais on sait aussi qu'il y a un changement de société qui devra se faire, tant dans les politiques gouvernementales que dans la façon dont on cohabite ensemble. C'est un projet de société. On a des preuves à l'appui sur le colonialisme et la discrimination envers les femmes. Mais il est encore trop tôt pour dire de quelle façon seront formulées nos recommandations. ■

**NDLR** Au moment d'aller sous presse, le gouvernement fédéral n'avait toujours pas décidé s'il prolongerait de deux ans le mandat de l'enquête, qui doit se terminer en décembre prochain. La commission dispose d'un budget initial de 54 millions \$.



## Le bonheur des gens

Les gens ont hâte que l'été arrive. Ils étaient tannés du froid et de la pluie. Ils veulent qu'il fasse chaud.

Quand je vends mon journal *L'itinéraire*, les passants me demandent quand le beau temps va arriver pour nous faire de la chaleur dans nos cœurs. Il faut garder espoir. Ce matin, une femme m'a dit : le beau temps est là, le meilleur est à venir. Jour après jour le soleil brillera plus fort.

Il faut rester positif. Les gens me disent : « *Tu dois être content, la saison sera chaude.* » Dans mon travail, le froid et l'hiver ne me dérangent pas. Les conditions des quatre saisons me conviennent.

Quand il commence à faire chaud le monde est de meilleure humeur et m'encourage. On voit le soleil briller. Il y a des gens que je n'ai pas vu depuis longtemps et qui reprennent leur routine, qui recommencent à faire de belles sorties en faisant leur marche. Ils viennent me voir, achètent le magazine et me demandent comment ça a été depuis qu'on s'est vus.

Les clients sont de plus en plus sur les terrasses pour manger en plein air et profiter du soleil qui brillera dans nos cœurs tout l'été et nous aidera à garder toujours un bon moral.

**GILLES BÉLANGER**  
CAMELOT JEANNE-MANCE /  
RENÉ-LÉVESQUE



## The sun shines in Montreal

What makes Montreal a great place to live? We have a lot of parks and rivers where people can eat and play, and just have fun with family and friends. There are many places where people can go to concerts and see their favorite bands.

Have you been to the top of Mount Royal to take in the view of the city, lately? It's breathtaking! I haven't been there in a long time, but I remember seeing the whole city. What a rush! It's a very good experience.

We have a lot of people from other countries that come here to visit during the summer. Montreal is really a great place for tourism. I heard last summer, that Montreal made close to 4 billion \$ just in tourism.

The city is doing well. There is economic growth and plenty of work for those who want it. The mayor is doing a great job, she knows what it takes to do the job right.

We also have plenty of movie theaters. I love going to the movies! When I go to the cinema, I forget all my problems and the madness in the world. I can concentrate just on the movie and escape from my troubles and worries.

Montreal has lots of beautiful women. Maybe the best in the world! What makes them exceptional? I guess it's because they are smart and intelligent. Most of them have their act together. Many go to college and university. On my spot, I see women going to work in big buildings every day.

I've been living in Montreal most of my life. When you have a city so special, you get a special feeling inside. This city has an open heart for the less fortunate. And maybe by improving yourself, you will be rewarded with a better life. That's my humble opinion.

**DANIEL GRADY**  
VENDOR DE LA GAUCHETIÈRE/MANSFIELD  
AND DES PINS/SAINT-LAURENT



## MOTS DE CAMELOTS

## Mes origines autochtones

Beaucoup de Québécois disent qu'ils ont des origines autochtones. Le père de ma mère, donc mon grand-père, était lui-même Autochtone, de la nation que l'on appelle « les Pieds-Noirs » de l'est de Calgary : les Siksikas.

Mon arrière-grand-père était chef de tribu. Quand mon grand-père a quitté sa tribu pour venir au Québec, il a rencontré ma grand-mère à Drummondville. C'est là qu'un « croisement » s'est fait dans ma lignée familiale.

Cela pourrait peut-être expliquer mon caractère et la raison pour laquelle je comprends la mentalité autochtone. Moi-même, lorsque je demeurais à Saint-Eustache, je suis sorti avec une Autochtone d'Oka, juste avant la crise.

Enfant, je me suis informé sur les Autochtones dans les bibliothèques, dans les musées. Parce que mon père, qui connaissait bien ses origines, était malheureusement alcoolique et souvent absent.

Dans la famille, tout le monde, sauf ma mère, me disait : « *Ah! Gaétan est un ostie de sauvage.* » Parce que j'aimais beaucoup la nature, j'avais du caractère et j'adorais le camping, la chasse. Je construisais des pièges pour attraper des petits animaux dans le bois, comme les trappeurs. Si on me laissait le choix entre dormir en tente ou dans un lit, je choisisais la tente dans le bois.

Puis, quand j'étais à l'école Mont-Saint-Antoine, après avoir été placé là par la cour, les prêtres trouvaient que j'avais un caractère spécial parce que j'étais très proche de la nature. Lorsqu'il fallait apprendre à faire du canot ou des nœuds, j'étais vraiment bon. C'est à partir de là que j'ai cherché à connaître mes origines.

**GAÉTAN PRINCE**  
CAMELOT PROMENADE MASSON  
ET MÉTRO BONAVENTURE





## Cultures autochtones

### Appropriation culturelle : de quoi on parle ?

PAR CAMILLE TESTE

Des coiffes amérindiennes portées comme un accessoire de mode dans les festivals, des capteurs de rêves *made in China* ou l'utilisation de motifs autochtones par de grandes marques de vêtements : depuis quelques années, les cas d'appropriation culturelle sont légion, et les cultures autochtones en sont les premières victimes.

Mais pour bien des consommateurs, difficile de distinguer intérêt pour la culture d'autrui, métissage de cultures et appropriation culturelle. Une difficulté qui tient, souvent, d'une méconnaissance du concept. Alors, de quoi parle-t-on ?

On invoque l'appropriation culturelle, lorsqu'un membre d'une communauté dominante utilise un élément d'une culture dominée pour en tirer un profit artistique ou commercial. Par exemple, Natasha St-Pier a été vivement critiquée, en 2015, pour avoir utilisé des symboles autochtones, dont une coiffe d'inspiration amérindienne, dans son vidéoclip *Tous les Acadiens*. De même, la marque américaine Urban Outfitters, en commercialisant en 2011 des produits au design Navajo sans l'accord de cette nation, s'est attiré les foudres de nombreux militants.

#### S'approprier une culture dominée

La question du rapport de force est fondamentale pour distinguer métissage et appropriation culturelle. Pour qu'il y ait appropriation culturelle, il faut que la marque, l'artiste ou le consommateur qui s'approprié tel ou tel élément soit issu d'une culture dominante, avec le pouvoir et l'influence que cela implique. C'est le cas d'Urban Outfitters, entreprise milliardaire présente dans une dizaine de pays ; c'est aussi le cas de Natasha St-Pier, du fait de sa position d'allochtone, a fortiori célèbre. Dans les deux cas, le déséquilibre est flagrant.

Au contraire, on ne parlera pas d'appropriation culturelle si un artiste autochtone décide, par exemple, de faire du rap. De fait, ce genre musical est né dans les ghettos américains, où les habitants ont subi des oppressions très similaires à celles vécues par les peuples autochtones. « *Dès le départ, le hip hop a été un outil pour les minorités opprimées*, explique André Dudemaine, Innu et directeur du festival *Présence autochtone*. *S'il est aujourd'hui utilisé par certains*

artistes autochtones au Canada ou par les jeunes des ghettos d'Amérique latine, disons que c'est une appropriation souhaitable », affirme-t-il.

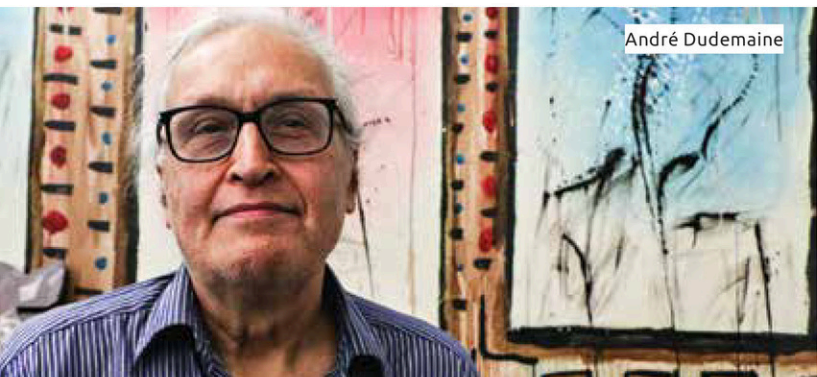
### Appropriation économique

Alors quel est le problème ? Après tout, beaucoup avancent qu'en utilisant ces symboles, Natasha St Pier ou la marque Urban Outfitters font la promotion de l'art autochtone. Sauf que dans les faits, l'impact de tels comportements est catastrophique, à différents niveaux.

D'abord, un tel usage engendre souvent un manque à gagner important pour les peuples dont la culture est appropriée. Dans le cas de la nation Navajo, Urban Outfitters n'avait pas prévu de reverser le moindre sous sur les bénéficiaires réalisés. De même, les objets « autochtones » fabriqués en Chine, que l'on se procure aisément dans le Vieux-Montréal, ne rapportent rien aux nations concernées.

« C'est du vol intellectuel, explique Melissa Mollen-Dupuis, *Innu* et militante de la cause autochtone. Or, c'est très difficile à protéger par le droit, car nos cultures évoluent sans arrêt ». En somme, il faudrait déposer un brevet pour chaque nouveau motif et pour chaque nouvel objet créé, ce qui relève du casse-tête.

À ce titre, en juin 2017, plusieurs communautés amérindiennes ont demandé à l'ONU d'interdire officiellement l'appropriation culturelle.



### La perte de sens

Au-delà de la dimension économique, l'appropriation des cultures autochtones pose le problème de la perte de sens associé initialement aux objets. « Il y a des gens qui achètent des capteurs de rêves parce que c'est cute, sans comprendre la signification qu'ils ont, souligne Melissa Mollen-Dupuis. De même, il y a des marques de chaussures qui ont commercialisé des mocassins en reproduisant, d'après archives, des motifs de perles créés par des autochtones. Malheureusement, ils n'ont pas pris en compte le fait que ces designs servent à identifier des familles ou des nations. »

Une manière abusive de consommer la culture de l'autre qui a pour conséquence de l'affaiblir et de la galvauder. « C'est encore plus grave lorsque l'objet dispose d'une signification symbolique ou spirituelle importante. Par exemple, le fait que certains consommateurs se soient emparés de la coiffe de plume d'aigle pour en faire quelque chose d'anodin, c'est d'une grande violence symbolique pour un peuple opprimé », déplore André Dudemaine.

### De l'irrespect à l'oppression

Plus généralement, le fait que divers acteurs issus du groupe dominant s'approprient à l'envie des éléments de la culture autochtone correspond, pour beaucoup, à une énième manifestation de la domination coloniale subie par les peuples autochtones. « La question de l'appropriation culturelle est intimement liée au génocide culturel qui s'est déroulé



PHOTOS : MARIO ALBERTO REVES ZAMORA

en parallèle, explique André Dudemaine. C'est-à-dire qu'au moment où l'on a refoulé l'Indien hors de la ville, dans une réserve et où l'on a cherché à faire disparaître sa langue et sa culture, on a aussi construit une image de lui, qui est une allégorie de la sauvagerie. »

En proposant sa propre version de la culture autochtone, la culture dominante a ainsi fabriqué et diffusé une vision simpliste, souvent raciste, de ce que Melissa Mollen-Dupuis appelle « l'Indien à plumes ».

Le dessin animé Pocahontas, une légende indienne, produit par Disney en 1995, est un exemple flagrant de ce phénomène. « En plus d'être niais, ce dessin animé raconte une histoire qui ne s'est pas passée comme ça », déplore André Dudemaine.

Si Pocahontas a vraiment existé, son histoire est très différente. Le problème, c'est que dans le dessin animé, celle-ci ressemble beaucoup à une publicité vivante pour la colonisation. « Présenter Pocahontas comme une espèce de poupée Barbie qui attend le conquérant à bras ouverts, c'est un cliché colonial offensant. »

Un stéréotype qui a marqué, depuis la sortie du dessin animé il y a plus de vingt ans, l'imaginaire de centaines de milliers d'enfants, à travers le monde. Face à cette puissance de frappe dont dispose la firme américaine, difficile, pour les cultures autochtones, de rétablir les faits.

### Avancer

Cependant, si l'on parle autant d'appropriation culturelle aujourd'hui, c'est que la cause avance. « L'appropriation culturelle n'est pas vécue de la même manière par toutes les générations d'autochtones, souligne Melissa Mollen-Dupuis. Ma génération et celle d'après sont beaucoup moins tolérantes en la matière. De fait, mes parents font partie de ceux qui ont été dans les pensionnats et qui ont dû se battre pour que le gouvernement reconnaisse ce qu'il avait fait. Ils n'avaient pas le temps de se préoccuper d'une tête d'indien cousue sur un chandail de hockey. »

# Première semaine de la mode autochtone

Du 31 mai au 3 juin, les Torontois ont eu l'occasion de célébrer le talent de ces cinq jeunes artistes contemporains

## à Toronto

Alors, que faire si l'on souhaite s'associer au combat de ces jeunes générations ? Pour André Dudemaine, le minimum, c'est de s'abstenir d'encourager les entreprises qui font de l'appropriation culturelle. « J'invite aussi les gens à s'intéresser aux cultures autochtones et à aller à la rencontre d'artistes qui incarnent un très riche héritage. Et puis, pourquoi ne pas acheter des vêtements et des objets réalisés par des designers autochtones ? »

Sur ce dernier point, Melissa Mollen-Dupuis et André Dudemaine sont unanimes : il ne s'agit pas, lorsqu'on est autochtone, de ne rien posséder qui soit de nature autochtone, mais plutôt de se renseigner sur la symbolique et de s'interdire de posséder des objets tels que la coiffe de plumes.

« De même, si un individu décide de fabriquer ses propres objets d'inspiration autochtone [sans les commercialiser !], je lui recommande d'évoquer leur origine, poursuit Melissa Mollen-Dupuis. Par exemple, moi je fabrique des paniers qui ne sont pas issus de ma culture. Mais je précise toujours que c'est une dame Abénaquis qui m'a enseigné cette pratique. » Un geste puissant, qui permet de se soustraire à l'appropriation culturelle pour célébrer une version plus souhaitable : le métissage culturel.

Melissa Mollen-Dupuis



PHOTO : ALEXANDRA GUELLIL

### Trop tard ?

Pour autant, n'est-il pas trop tard ? A l'heure où les artistes autochtones trouvent davantage de place pour exister dans les manifestations artistiques, le patrimoine visuel dans lequel ils doivent puiser n'a-t-il pas été trop déprécié, trop galvaudé, par une utilisation massive et caricaturale ?

Non, répond André Dudemaine avec vigueur. Selon lui, les comportements évoluent et l'industrie dominante fait des efforts. « Le festival Osheaga, par exemple, a interdit le port de coiffe amérindienne. De même, dans le dernier film de François Girard, [Hochelaga Terre des âmes], tous les acteurs autochtones sont joués par des autochtones, et ce jusqu'au moindre figurant. »

Pour M. Dudemaine, nul doute que le salut viendra des artistes autochtones eux-mêmes. « La meilleure façon de combattre l'appropriation culturelle, c'est de faire émerger une expression contemporaine autochtone, conforme à nos traditions visuelles, mais dont l'imagerie ne renvoie pas à des figures galvaudées. » Une manière, en somme, d'avoir une longueur d'avance et de ringardiser ceux qui tenteraient encore de s'approprier la culture d'autrui. ■

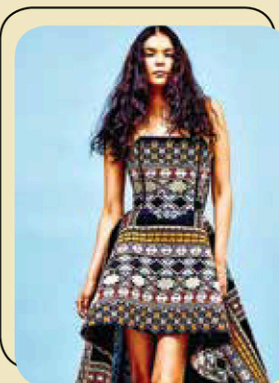
### Evan Ducharme

Un Métis ayant des liens ancestraux avec les peuples cri, ojibwe et sauteaux. Il est originaire de la communauté métisse de St. Ambroise au Manitoba. Son travail explore l'identité métisse, l'indigénéité contemporaine, le rapport à la nature et la récupération des sexualités autochtones.



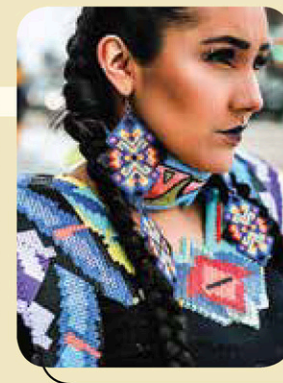
### Lesley Hampton

Issue de la nation Temagami, du nord de l'Ontario. Avec la collection qu'elle présente à la semaine de la mode, Lithium, elle souhaite parler de santé mentale, et notamment de bipolarité, une cause qui lui tient particulièrement à cœur.



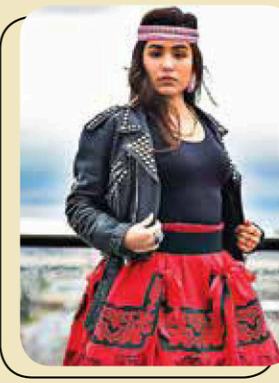
### Catherine Blackburn

Née en Saskatchewan. D'ascendance dénée et européenne, elle est membre de la Première Nation d'English River. En travaillant avec de la joaillerie, des perles et de la peinture, elle interroge des notions telles que la mémoire, l'histoire et l'identité.



### Delina White

L'artiste est une Ojibwée originaire du nord du Minnesota. Son travail s'appuie sur les matériaux, les symboles et les formes artistiques proposées par les nations des Grands Lacs, aux États-Unis.



### Justin Louis

Cofondateur de SECTION 35, une marque qui combine mode et activisme. Justin appartient à la nation cri de Samson. Son travail englobe un design autochtone et des coupes streetwear très contemporaines.



On invoque l'appropriation culturelle lorsqu'un membre d'une communauté dominante utilise un élément d'une culture dominée pour en tirer un profit artistique ou commercial. Ce phénomène est considéré comme un manque de respect, voire comme la manifestation d'une oppression.



## CULTURE

PAR ISABELLE RAYMOND  
CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR



# Appropriation culturelle

## Casser les stéréotypes

PHOTO : KARINE BÉNEZET



La compagnie québécoise Laurentian Chief-Eugène Cloutier confectionne des « mocassins amérindiens » depuis 1945. Une belle petite entreprise locale « pure laine ». Seulement, le logo de ces produits donne à voir une tête « d'indien » chapeauté d'une coiffe de plumes. Un bon exemple d'appropriation culturelle. L'artisanat de l'entreprise Picard Art Huron est, quant à lui, fabriqué par et pour des Autochtones, bien que leurs poupées semblent entretenir le stéréotype de la petite fille amérindienne coiffée de deux tresses et d'un bandeau. Qu'ont en commun ces deux marques ? Elles sont toutes les deux vendues dans les boutiques de souvenirs du Vieux-Montréal, un lieu mémorable en ce qui concerne la naissance de la ville et de la culture autochtone. Par ailleurs, ce quartier est l'un des plus touristiques de la métropole.

*L'itinéraire* a visité plusieurs de ces boutiques. Le but ? Identifier les objets soi-disant traditionnels du véritable artisanat fait par et pour les autochtones. Contrairement à notre a priori de départ, le *made in China* était peu présent. La plupart des items, capteurs de rêves, figurines d'animaux, statuette, mocassins, etc. étaient fabriqués au Canada. D'autres étaient sans étiquette ou encore dénués d'informations quant à leur fabrication. Pour remettre à la bonne place l'histoire et les origines des symboles les plus couramment vendus en souvenirs et que plusieurs s'approprient parfois même sans s'en rendre compte, nous avons interviewé Sylvain Rivard, artiste multidisciplinaire abénakis spécialisé en arts et histoire autochtones.

# L'appropriation culturelle, en voici en voilà !

PAR ISABELLE RAYMOND

Dans l'enfance de plusieurs, l'appropriation culturelle était bien présente. Les cultures étaient très mal représentées dans les films comme les Western. Dans le monde de la bande dessinée, *Tintin au Congo* en est un autre exemple. Les Congolais étaient dessinés de façon grotesque et même leurs dialogues les faisaient paraître comme des gens stupides. *Tintin en Amérique* n'était guère mieux. Presque tous les clichés de « l'Indien » y étaient présents.

Au cours de mes recherches sur l'appropriation culturelle, j'ai eu plusieurs réflexions concernant mes propres expériences.

## Pour tous les goûts !

Lorsque j'allais en camp de vacances, ma mère me faisait faire des petites tresses comme celles portées par beaucoup de personnes d'origine africaine ou haïtienne. Était-ce mal ? Elles avaient quand même une utilité en m'évitant de me soucier de ma chevelure en camping. La brosse et moi, on n'était pas vraiment amies. C'était ma tante Diane qui me tressait. Dans sa jeunesse, elle avait beaucoup d'amies africaines qui lui ont montré comment tresser comme il faut, pour que le résultat tienne plus d'un mois.

Une autre anecdote : pour un concours de costumes, ma mère m'a fait porter un turban à la manière orientale. J'avais environ un an, et j'ai gagné. En 2018, c'est certain que ce type de costume serait inacceptable.

Je fabrique des bijoux depuis l'enfance, et j'ai toujours aimé dessiner. Ma mère aussi est habile de ses mains. Elle a du talent pour bien décorer les gâteaux de glaçages. Elle m'aidait dans les bricolages pour l'école lorsque j'étais toute petite.

Mon père, lui, a appris à utiliser la sauge, à fabriquer des capteurs de rêves, à tisser des perles pour faire des *head bands*, des bracelets, des colliers et des ceintures auprès d'artisans autochtones. Il avait lui-même des origines amérindiennes, bien qu'il n'ait pas grandi dans cette culture. Par contre, il s'intéressait à la spiritualité et à l'artisanat autochtones.

## L'héritage de mon père

Adolescente, je faisais beaucoup de terreurs nocturnes et de paralysie du sommeil. C'était vraiment horrible ! Je n'étais pas du genre à réveiller tout le monde lorsque ça m'arrivait, je vivais cela en dedans. J'ai quand même fini par en parler à mon père. Il m'a alors fabriqué un capteur de rêves qui a soulagé mes terreurs et atténué mes cauchemars.

Puis, un jour, je suis allée avec lui dans un magasin à un dollar. Des capteurs de rêves *Made in China* étaient accrochés au présentoir, à un prix dérisoire. Mon père était très fâché. Il disait que ça nuisait financièrement aux vrais artisans.

Mon père travaillait très bien le suède et le cuir. Je me rappelle du bruit qu'il faisait en les perçant.

Il m'a appris à fabriquer les capteurs de rêves et à tisser avec des perles. Le tissage demande d'ailleurs énormément de patience et on n'a pas vraiment le droit à l'erreur.

Aujourd'hui, j'ai une jolie paire de boucles d'oreilles en forme de capteurs de rêves confectionnée par mon père. Puisqu'il est décédé, elle est un souvenir de lui fabriquée de ses mains, en plus de toutes ses perles et de son matériel dont j'ai hérité. Cela fait longtemps que je ne les ai pas portées, car depuis qu'on dénonce l'appropriation culturelle, je n'ose plus les mettre. Même le collier que j'ai fabriqué avec un médaillon capteur de rêves tissé de mes mains, je ne le mets plus à mon cou.

Ma grand-mère maternelle faisait des poupées, du tricot, des bougies de même que de multiples objets pratiques et décoratifs. Mes parents, eux, m'ont transmis l'amour pour l'art et le « fait à la main ». Je trouve important de valoriser le travail des artisans et d'éviter d'acheter des objets dits traditionnels d'ici, mais *Made in China*. Le matériel est souvent de mauvaise qualité et les personnes qui les fabriquent se font peut-être exploiter. En ce qui concerne les communautés autochtones, j'ai du respect pour elles ; raison pour laquelle je me demande si porter mes capteurs de rêves en guise de bijoux est un affront à leur culture ? ■



**Contes**  
*Contes du trou d'cul*  
 Sylvain Rivard  
 Les éditions Cornac, 2010



# Sylvain Rivard

## L'art de déboulonner

PAR ISABELLE RAYMOND

Sylvain Rivard est un artiste multidisciplinaire d'origine autochtone abénakis, du côté maternel. Par son vécu et ses études universitaires en anthropologie, il s'est spécialisé en histoire et dans les vêtements autochtones. Auteur de plusieurs livres, entre autres, *Les poupées*, dénonçant l'infantilisation et les stéréotypes de la femme autochtone et *Contes du trou d'cul*, il est aussi consultant auprès des gouvernements du Canada et du Québec ainsi que pour plusieurs musées tels que McCord et Pointe-à-Callière.

Ayant grandi autant dans la culture québécoise qu'autochtone, il a acquis des techniques de fabrication artisanale. « *Tout petit, je regardais mon grand-père faire des raquettes en babiche. Il m'apprenait également à coudre différents textiles et matériaux, comme la fourrure,* » raconte-t-il.

L'expertise de cet artiste l'a également amené à collaborer avec le Musée Grévin qui, avant cela, exposait des statues de cire autochtones dont les costumes n'étaient pas authentiques : « *Plusieurs de mes amis autochtones me disaient d'aller voir au Musée Grévin les statues de cire, explique-t-il, que c'était n'importe quoi. C'était presque des costumes d'Halloween. Certains des personnages portaient même des bandeaux avec une plume. On n'a jamais porté ça ici !* » Cette situation l'a mis hors de lui : « *J'ai fait une crise et je me suis dit : "Soit ils me mettent dehors, soit ils m'engagent." Ils m'ont engagé. J'ai refait à la main tous les looks des statues, avec l'équipe du musée. Mon but était qu'on arrête de montrer des clichés aux gens. À présent, ça semble moins exotique, mais c'est authentique* », raconte-t-il. M. Rivard nous donne plusieurs autres exemples d'appropriation culturelle et déboulonne certaines fausses croyances en nous expliquant l'origine de ces symboles culturels autochtones. ■



**Pitoune de bingo 2017**  
 Collage papier de soie, huile, acrylique sur cartes de bingo usagées

## 6 EXEMPLES

PAR ISABELLE RAYMOND

### Les inukshuks

Souvent par méconnaissance, certains randonneurs allochtones construisent des inukshuks dans les forêts, sans savoir leur réelle utilité. D'autres les possèdent sous format bibelot. « *Les fameux bonshommes en pierre sont d'origine inuite, explique Sylvain Rivard. Certains les utilisent pour décorer leurs jardins, ils existent même sous forme de boucles d'oreilles. Ça n'a pas d'allure de se servir d'objets d'une autre culture en le dénaturant à ce point.* » Chez les Inuits, les inukshuks étaient essentiels à leur survie. « *Il n'y a pas d'arbres dans l'Arctique. Les Inuits construisaient les inukshuks, nom qui signifie "Tout comme un humain", pour créer des cachettes. On pouvait y trouver des vivres et des vêtements. C'était aussi utilisé comme point de repère. Et ça ne servait aucunement à dire merci à la Terre-Mère. Ça, c'est une fausse croyance.* »



### Capteur de rêves

Plusieurs personnes possèdent des capteurs de rêves sans en connaître l'histoire. « *Le capteur de rêves a été importé par le mouvement pow-wow après la Deuxième Guerre mondiale, conte M. Rivard. Il n'est donc pas d'ici. L'histoire du capteur de rêves est adaptée d'une culture à l'autre, mais son origine se trouve dans le Sud-Ouest américain au sud des Plaines. Là-bas, il existe un lieu du nom de Spider Rock. La légende liée au capteur de rêves vient de là et de la femme araignée. Elle avait plusieurs bras et était considérée comme la plus grande des artisanes. Dans la région des Grands Lacs, pour fabriquer les vrais capteurs de rêves, on utilisait une branche de saule souple attachée en forme de boucle et plantée près de la tente. On se réveillait le matin, l'araignée avait tissé une toile, on la retirait pour enlever tous les rêves et on jetait ensuite la branche. Ça se fait toujours d'ailleurs,* » ajoute-t-il. L'appropriation du capteur de rêve va cependant plus loin que la simple vente de cet objet dans les boutiques de souvenirs. Des compagnies se servent de ce symbole ou d'objets autochtones à des fins de marketing, explique Sylvain Rivard. Par exemple, le parfum Capteur de rêves de Lise Watier. « *Je leur ai expliqué qu'ils faisaient de l'appropriation culturelle, qu'ils ne pouvaient pas faire de l'argent avec la propriété intellectuelle d'une autre culture. Ils ne semblaient pas comprendre où était le mal, dénonce Sylvain Rivard. Je leur ai alors suggéré de donner l'argent des profits à un organisme qui aide les Autochtones et c'est ce qu'ils ont fait.* »

### La coiffe amérindienne



Tous ceux qui ont vu des films Western américains connaissent le personnage du « chef indien » avec la grande coiffe pleine de plumes sur la tête. Ces artifices sont repris dans le monde de la mode depuis bien longtemps. Dans une collection de robes de mariées des années 80, créées par Jean-Paul Gaultier, explique Sylvain Rivard, un mannequin portait une grande coiffe des Plaines. « *Je n'avais pas de problème avec ça, puisque cette démarche était faite dans un but artistique de mélanges de cultures et de genres. Aujourd'hui, ça ne se verrait plus.* » Mais la coiffe n'est pas un article de mode, elle est un symbole important chez certaines Premières Nations. « *La coiffe est une chose religieuse pour les nations des Plaines de l'Ouest, dit Sylvain Rivard. Maintenant, elle est uniquement portée lors de grandes occasions et chaque culture a sa propre coiffe.* » Lorsqu'on assiste à un pow-wow présenté dans une réserve, les danseurs peuvent porter la coiffe, mais « *ici, comme le déplore notre interlocuteur, les Autochtones la portent pour les touristes, pour que ça fasse plus "indien". Ils sont pris dans un stéréotype d'une autre époque.* »

## Les tresses indiennes



Lorsqu'on s'imagine à quoi ressemble la femme autochtone, la première image qui nous vient à l'esprit est souvent celle de Pocahontas aux longues tresses. Une caricature que Sylvain Rivard n'apprécie pas : « *Les femmes autochtones d'ici n'ont jamais porté les deux tresses de chaque côté. Ce cliché est né des films hollywoodiens, inspirés des femmes des Plaines de l'Ouest qui se coiffaient ainsi. Alors aujourd'hui, on croit que toutes les femmes autochtones le font* ». Dans les boutiques de souvenirs du Vieux-Montréal, on trouve plusieurs poupées qui renforcent ce stéréotype. Mais en plus de donner une fausse représentation des femmes de l'Est, « *on les déshumanise en les représentant comme des poupées,* » déclare notre interviewé. Beaucoup de personnes ont joué dans leur enfance aux cowboys et aux Indiens, certains se déguisent encore pour Halloween avec des costumes d'amérindiennes à deux tresses. Une image qui est d'autant plus martelée que c'est l'une des premières que l'on peut apercevoir aux portes de Montréal. « *La première affaire que le monde voit lorsqu'il arrive à l'aéroport Montréal-Trudeau, ce sont des affiches de petits nounours habillés en police montée et des petites indiennes en poupée,* rappelle Sylvain Rivard, l'air exaspéré. *On est dans la mascotte et encore dans l'infantilisation* ».



## Les kayaks, canoës et raquettes

Plusieurs inventions liées aux moyens de transport ont été récupérées en toute impunité par des allochtones. Par exemple, précise M. Rivard, « *le design du kayak est inuit. Ça a pris des milliers d'années pour l'inventer, comme la forme du canot qui a aussi été reprise. Il faut préciser que les brevets et la notion de propriété intellectuelle pour ces inventions n'existaient pas à l'époque. Maintenant, les Autochtones vont en cour pour se réapproprier leurs savoir-faire.* » Le kayak n'était évidemment pas en plastique. Les méthodes de fabrication consistaient en un cadre en os de baleine, de morse ou de bois. Cette charpente était recouverte de peaux de phoque ou de morse. Citons également l'exemple des raquettes. À l'époque, les premiers colons s'en servaient déjà. « *Les raquettes étaient faites de peaux crues et de babiche. Babiche est, par ailleurs, un mot algonquien. Cette matière était de la peau d'original coupée en lanière et tressée pour faire le fond des raquettes,* » décrit Sylvain Rivard, connaissant très bien la technique enseignée par son grand-père.



## L'ours et ses dérivés

Dans les boutiques de souvenirs, l'ours, qu'il soit en peluche, en bibelot ou en bijou, est également très populaire. On y retrouve aussi la patte d'ours. « *Dans toutes les cultures autochtones, l'ours est important,* précise l'artiste. *Ça vient de la première religion arrivée en Amérique avec les premiers hommes.* [NDLR Bien que contesté par les scientifiques, le culte de l'ours est souvent considéré comme l'une des religions préhistoriques surtout en Amérique du Nord, en Europe et en Sibérie.] *C'est la plus vieille religion qui date du temps des hommes des cavernes et c'est resté dans la culture autochtone* ». Même si la symbolique de cet animal est ancrée dans leurs cultures, la patte d'ours imprimée est surreprésentée dans l'artisanat autochtone contrefait et même dans celui qui est confectionné par des Autochtones. « *Tout ça pour plaire aux touristes,* explique M. Rivard. *Dans les livres que j'écris, je m'occupe toujours de l'illustration pour éviter des dessins clichés de ces symboles à travers lesquels aucun Autochtone ne se retrouve.* » Par ailleurs, l'ours est aussi un animal emblématique canadien, tout comme l'original.


 Quentin Condo

## Le rap pour raconter la réalité autochtone

ENTREVUE PAR CAMILLE TESTE

Quentin Condo, 39 ans, a commencé à rapper l'année dernière. De père mi'gmaq et de mère irlandaise, il a grandi entre la côte Ouest des États-Unis et la réserve de Gesgapegiag, en Gaspésie. C'est d'ailleurs du numéro administratif de celle-ci qu'il tire son nom de scène : Q052.

Avec une voix qui vibre comme celle d'Eminem et des *beats* à la Cypress Hill, il raconte le quotidien et les inégalités subies par les peuples autochtones à l'intérieur des communautés. Rencontre avec un artiste engagé.

**Dans ton EP, tu parles des défis et des souffrances auxquels les communautés autochtones doivent faire face. D'où te vient cet engagement ?**

Mon père a longtemps été engagé en politique. Dans les années 1950, il a été chef de la réserve de Gesgapegiag, en parallèle de son métier de charpentier.

De mon côté, j'ai toujours été un activiste. Toute ma vie j'ai écrit des textes et participé à des manifestations pour faire reconnaître les droits des personnes autochtones, notamment sur les territoires mi'gmaqs.

Plus tard, j'ai été élu membre du conseil [de bande] par la communauté, sous le régime de la Loi sur les Indiens. C'est le système qui régit aujourd'hui encore la vie des Premières Nations au Canada. J'ai fait deux mandats, entre 2009 et 2013, mais j'ai arrêté parce que j'avais l'impression de contribuer au problème. Je m'explique : ce que

je faisais, c'était surtout de l'application de programmes gouvernementaux. Or, d'après moi, ces programmes ne contribuent pas à améliorer les problèmes intrinsèques à la communauté. Donc mon travail ne servait pas à grand-chose.

**Oui, tu en parles aussi dans tes textes. Que reproches-tu à ce système exactement ?**

Ce n'est pas *notre système*, il ne fonctionne pas pour nous. Dans ma communauté, nous sommes entre sept et neuf familles. Traditionnellement, chaque famille sélectionnait un représentant sur la base de ses compétences, de son éducation et de sa connaissance des enjeux locaux. Ensemble, les représentants de chaque famille prenaient des décisions politiques, culturelles ou cérémoniales.

Or depuis, la Loi sur les Indiens, on nous impose un fonctionnement différent : les représentants sont élus par vote populaire [à la majorité]. Le problème, c'est que cela favorise les familles dont les membres sont les plus nombreux. Aujourd'hui, sur un conseil de neuf personnes, il n'est pas rare de voir des familles surreprésentées et des familles qui ne le sont pas du tout. Et ce, même si leurs représentants n'ont pas du tout les compétences pour administrer toute une communauté.

En conséquence, il y a beaucoup d'abus : dans ma réserve, qui comprend environ 700 personnes, notre chef a augmenté sa rémunération pour un montant supérieur à 114 500 dollars par an. Cet argent, c'est de l'argent en moins pour les programmes sociaux.

N'y a-t-il aucun recours pour les autres membres de la communauté ?

Il est très difficile d'en parler publiquement en dehors des réserves. En effet, on subit déjà un racisme tellement important que soulever ce genre de question, c'est prendre le risque de se faire juger encore plus par les allochtones, ou de subir encore plus de contrôle de la part du gouvernement.

Mais même à l'intérieur des réserves, ce n'est pas évident. De fait, comme les réserves sont sous tutelles, les programmes sociaux et les postes alloués aux Autochtones dans les réserves sont contrôlés par les dirigeants de la communauté. Donc si tu t'opposes un peu trop au Conseil en place, ta famille risque d'en pâtir.

C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de quitter ma réserve d'une part, et de me tourner vers la musique, d'autre part.

**D'une manière générale, tes textes sont extrêmement engagés, quel est l'objectif derrière ce choix ?**

Je dénonce la réalité des réserves depuis toujours, mais le faire avec un *beat* et des rimes, c'est une manière de toucher plus de monde, en particulier les jeunes. L'idée est aussi de dire à ceux qui sont confrontés aux mêmes réalités que c'est OK d'en parler. Parce que pour régler un problème, il faut l'identifier et en discuter.

**Ta musique constitue-t-elle une nouvelle forme d'activisme ?**

Oui, absolument. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien que ma musique a des consonances hip-hop. J'ai grandi avec cette musique dans les oreilles. Elle m'a beaucoup influencé dans mon engagement. Les communautés noires américaines populaires, qui sont à l'origine du hip-hop, ont beaucoup de choses en commun avec les Autochtones. Nous sommes confrontés à des enjeux sociaux similaires.

Mais cela ne veut pas dire que j'embrasse l'entièreté de la culture hip-hop. Par exemple, il y a beaucoup d'artistes qui utilisent un vocabulaire grossier, avec des mots comme « *bitches* » pour parler des femmes. Ce sont des mots que je refuse d'utiliser par principe : au Canada la réalité des femmes autochtones est catastrophique ; depuis les années 1970, on compte environ 2000 femmes autochtones assassinées ou disparues. Il faut se battre pour elles, pas les déprécier.

**D'ailleurs, tu en parles dans le premier titre de ton EP, *Comes back again*.**

Oui, c'est la première chanson que j'ai écrite, sur une trentaine en tout. L'idée de cette chanson était d'évoquer tous les problèmes rencontrés par les peuples autochtones. J'insiste particulièrement sur la condition des survivants des pensionnats autochtones et la question des femmes.

La chanson commence avec le mot *remember*, [souviens-toi], ensuite je fais une liste de tous ces problèmes et je termine en disant que j'aimerais bien les oublier, mais qu'il me suffit de regarder les nouvelles pour réaliser que c'est impossible. De fait, pas un jour ne passe sans qu'un événement dramatique n'arrive à l'un d'entre nous. C'est une histoire qui dure depuis trop longtemps. Comment voulez-vous qu'on passe à autre chose ? Nous avons cette souffrance dans le sang.

**Tu es venu à cette entrevue avec tes cinq fils. Est-ce que tu parles de toutes ces questions avec eux ?**

Bien sûr ! Ils comprennent ces problèmes et veulent agir aussi. À l'école, ils sensibilisent même les autres élèves. Par exemple, ils ont eu l'occasion de faire des percussions et des danses traditionnelles

## Lateral Violence

L'EP de **Quentin Condo**, *Lateral Violence*, est une production Musique nomade. Tous les profits sont remis à l'Association des femmes autochtones du Canada.



Musique nomade est un organisme à but non lucratif créé en 2011, qui vise à soutenir et promouvoir les musiciens émergents autochtones du Québec et du Canada, à assurer une mémoire numérique des musiques traditionnelles autochtones et à encourager les rencontres interculturelles.

Le 11 août prochain aura lieu le *showcase* annuel de l'organisme, dans le cadre du Festival Présence Autochtone à Montréal. Cette année, il mettra en vedette des artistes hip hop et électro.



 @MusiqueNomade

avec eux. De même, ils parlent régulièrement de l'histoire de leur peuple en classe.

Paradoxalement, c'est quelque chose qu'ils peuvent faire aujourd'hui car ils sont scolarisés dans le canton de Hatley, près de Sherbrooke, une ville située loin des territoires autochtones. Mais il y a beaucoup moins d'ouverture dans les écoles situées à proximité des réserves.

**En fait, ils sont déjà des petits activistes ?**

Absolument [rires]. Mon objectif c'est de créer cinq avocats. Mon père m'a enseigné l'anglais et le français pour que je puisse parler la langue du dominant. Mes ancêtres enseignaient aux jeunes comment devenir des guerriers, pour protéger leur famille et leur communauté. Aujourd'hui on n'enseigne plus la violence, mais si on veut obtenir justice, si on veut que notre situation évolue, il faut parler le langage de la justice et savoir se battre dans un tribunal.

Mon fils aîné a 17 ans. Dans deux ans, il entre à l'université. Son objectif, c'est de prendre une majeure en droit et une mineure en musique. Ainsi, s'il ne parvient pas à gagner un combat en cour, il pourra toujours écrire une chanson sur la question.

**Que faire lorsqu'on est autochtone pour s'engager en faveur des personnes autochtones ?**

Je ne crois pas qu'on changera les préjugés qu'ont les Canadiens adultes à l'encontre des Autochtones. Mais on peut le faire pour les générations futures. Or, pour cela, il faut encourager les écoles à mettre davantage l'accent sur notre histoire. Aujourd'hui, quand je lis les livres d'histoire de mes fils, je suis atterré : ils parlent de nous comme si nous étions une espèce disparue.

On a beaucoup parlé de réconciliation ces derniers temps, mais comment voulez-vous que cela arrive si notre histoire disparaît peu à peu des programmes scolaires ? ■



## REPORTAGE

PAR GENEVIÈVE BERTRAND  
JOURNALISTE-PARTICIPANTE

Nunavik

# Une Inuite pilote d'avion

Rares sont les femmes qui pilotent des avions, encore moins dans le Grand Nord, et encore moins lorsqu'elles sont inuites. Melissa Haney fait partie de cette élite particulière.

Elle est la première pilote inuite à atteindre le grade de capitaine sur un avion de type Dash 8, transportant 45 passagers et acheminant 4000 livres de cargaison. « Le moment le plus marquant de ma carrière, affirme Mme Haney, c'est quand j'ai atterri à Montréal et qu'on m'a dit que j'avais obtenu le grade de commandante et que je pouvais désormais voler avec un copilote. J'étais très fière, c'était le plus beau moment de mon parcours professionnel. Être la première femme inuite à piloter un avion, c'est quelque chose ! J'ai travaillé fort pour en arriver là. »

La compagnie aérienne Air Inuit qui l'emploie croit que l'apport des femmes inuites en aviation est essentiel. « C'est une bonne chose, nous encourageons les femmes à s'impliquer dans des domaines historiquement plutôt associés aux hommes, estime Marie-Noëlle Pronovost, directrice des opérations commerciales d'Air Inuit. Nous voyons une évolution du nombre de femmes pilotes depuis une dizaine d'années. »

### Pionnière

Melissa Haney se sent pionnière dans ce domaine, en tant que femme, mais aussi en tant qu'inuite. « Il n'y a que 10 % des femmes qui sont pilotes dans le monde. Chez Air Inuit, nous sommes à peu près 10 % des pilotes à être Inuits. Nous sommes des modèles et nous montrons que nous sommes capables d'aller à l'école pour réaliser nos rêves dans la vie. »

L'apport des personnes inuites en aviation, explique Mme Pronovost, est plutôt appréciable. « C'est important pour nous d'assurer la relève et de concrétiser la mission d'offrir un maximum

d'emplois aux personnes d'origine inuite, de sorte qu'elles puissent contribuer de façon importante à la santé financière et au développement de la région. »

Il existe chez Air Inuit une dimension symbolique pour les Autochtones. « Oui, il y a un sentiment de fierté et d'appartenance car la compagnie leur appartient, souligne Mme Pronovost. Quant à l'éventail des passagers d'Air Inuit, il est assez diversifié ; des résidents du Nunavik aux employés de compagnies établies dans le Nord, en passant par les employés des différents établissements gouvernementaux. »

### Goût pour l'aviation

Mme Haney, 36 ans, est mariée à un autre capitaine d'Air Inuit. Le couple a deux enfants. Elle a passé son enfance à Inukjuak près de la baie d'Hudson. Dans cette région, les avions sont une forme de



transport courant pour les communautés autochtones. Ce moyen de transport est notamment utilisé pour se rendre à des rendez-vous dentaires et médicaux, ailleurs dans le territoire nordique québécois. « *Tout se fait par avion, avance Mme Haney, car il n'y a pas beaucoup de routes dans le Grand Nord. Même pour aller dans un autre village, il faut prendre l'avion. Les gens y sont habitués, c'est la seule façon de voyager.* »

Au début de la vingtaine, Mme Haney était un peu confuse quant à son choix de carrière. Elle a d'abord entrepris des études de langues à l'Université Concordia, mais la passion n'y était pas. « *Une de mes amies m'avait dit qu'Air Inuit cherchait des agents de bord. L'aviation m'avait toujours intéressée, mais je ne savais pas que je pouvais envisager cette carrière. J'ai alors décidé de m'engager comme agente de bord à Air Inuit et très vite, j'ai réalisé que je voulais être pilote* », confirme-t-elle.

En 2003, elle entreprend des cours de pilotage à Cornwall Aviation, une expérience qui dure neuf mois. Pour devenir commandant, il y a beaucoup d'étapes. Il faut notamment accumuler 200 à 250 heures de vol après avoir terminé son cours. Une fois cette tâche remplie, Melissa a été engagée par Air Inuit à titre de copilote première officier et a dû faire encore 1500 heures de vols. Pour acquérir le grade de commandant, elle accroît ses heures de vol à plus de 4000 et 5000.

Son parcours s'est avéré si inspirant qu'une deuxième femme inuite a suivi ses traces, Elaisa Alaku. « *Moi, je suis la première femme inuite commandant. Elaisa, quant à elle, est encore première officier. La différence c'est que j'ai plus d'expérience et j'ai la responsabilité de tout l'avion. Alors qu'elle, est copilote sur un autre avion* », précise Mme Haney.

### Pénurie de pilotes

Air Inuit soutient avoir des difficultés à recruter des pilotes dans l'industrie. Depuis que les principales compagnies aériennes, Air Canada, Air Transat et WestJet, viennent chercher des employés chez leur concurrent. « *Comme toutes les compagnies, explique Mme Pronovost, nous souffrons de la pénurie de main-d'œuvre spécialisée. Nous comptons présentement 147 pilotes et copilotes dans nos rangs. La situation est stable depuis plusieurs mois. Nous n'avons plus de poste à combler.* »

Le transporteur inuit fait des efforts pour que les étudiants autochtones intègrent en priorité son programme d'étude de techniques de pilotage d'aéronefs. « *Avec le Projet Sparrow, chaque année, nous offrons un programme de formation complet à cinq étudiants inuits qui ont terminé leur secondaire 5 et qui aimeraient devenir pilotes chez Air Inuit. Ainsi, nous sommes présents à plusieurs salons de l'emploi, explique Mme Pronovost, ici à Montréal, ainsi qu'au Nunavik, afin de présenter la compagnie.* »

### Un timbre à son effigie

Au mois d'août 2017, un timbre a été émis à l'effigie de Melissa Haney par l'organisation Canadian Ninety-Nines, qui fait la promotion de la présence des femmes en aviation. « *Je suis vraiment fière. C'est quelque chose que je n'aurais jamais pensé avoir* ». Lorsqu'on lui demande si elle envoie du courrier avec ses timbres, elle répond : « *Les gens envoient de moins en moins de lettres par la poste aujourd'hui. Je vais peut-être envoyer davantage de lettres avec mon timbre, mais certainement pas pour payer mes factures ! (rires)* »

Son prochain rêve, c'est d'avoir un équipage composé entièrement de femmes inuites : « *Moi avec une première officier et une agente de bord. J'espère que ça se réalisera au cours de la prochaine année et demi. Ce n'est jamais arrivé avant* ». ■



**ESPACE AUTOCHTONES**

**S'INFORMER  
S'EXPRIMER  
QUESTIONNER  
COMPRENDRE  
ÉCOUTER ET VOIR**

[ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones](http://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones)

**MÂMAWI MUSIQUE**  
Moe Clark

**PAROLE AUTOCHTONE**  
avec Melissa Mollen Dupuis

**PLACE AUX FEMMES**

**Émission ICI ESPACES AUTOCHTONES**

**RADIO-CANADA**

f t y



## Inuits

# Les enfants des confins du Groenland

TEXTE ISABEL STETTIN/SURPRISE! TRADUCTION SIMON LANCTÔT PHOTOS SASCHA MONTAG/ZEITENSPIEGEL

Sur l'île Uummannaq au Groenland se trouve un centre d'accueil pour enfants exceptionnel, le plus nordique de la planète. Là, les jeunes Inuits en difficultés ont accès à diverses thérapies dont la musique, qui fait voyager certains d'entre eux de par le monde.

Il y a un conte que chaque enfant du Groenland connaît et que les humains racontent depuis la nuit des temps. C'est l'histoire de Kaassassuk. Le petit orphelin était la cible de moqueries de la part des villageois, qui le traitaient de mauviette, le tourmentaient et l'excluaient. Lâché à lui-même, il dormait parmi les chiens, jusqu'à ce qu'il rencontre un magicien, qui lui a donné des forces surnaturelles. À la fin du conte, Kaassassuk devient un chasseur invincible, qui maîtrise trois ours polaires.

« Dans chacun de mes enfants se cache un petit Kaassassuk », affirme Ann Andreasen, directrice du centre d'accueil pour enfants à Uummannaq, lequel accueille 35 filles et garçons inuits âgés entre six et 20 ans. « Parce qu'ils ont vécu l'inimaginable, ils méritent d'être enfin heureux à Uummannaq », dit-elle.

Les Inuits nomment le Groenland Kalaallit Nunaat : terre des humains. Environ 57 000 personnes vivent dans cette région autonome du Royaume du Danemark, dont seulement un sixième du territoire est libre de glace et habitable. Avec ses deux millions de km<sup>2</sup>, l'île est la plus grande du monde, soit 50 fois la taille de la Suisse et 1,4 fois celle du Québec. Uummannaq, qui signifie « en forme de phoque », est minuscule, avec seulement 12 km<sup>2</sup>. Située à 600 kilomètres au nord du cercle

polaire, l'île semble être sortie d'un conte, scintillante de blanc, rocheuse et rude. La vie y est aussi rude. Ici, on retrouve quelque 1500 humains et deux fois plus de chiens de traîneau.

## Une ambiance *hyggelig*

Par un après-midi froid, sur une rue sinueuse qui descend de la montagne au cœur de l'île, deux enfants dévalent en luge, en criant devant l'école rouge et le seul supermarché, et filent jusqu'au port où se trouve la grosse usine de poissons. Au crépuscule, Dharma et Amy, les joues rouges et les yeux brillants, trainent leur luge jusqu'à la maison peinte en bleu, des peaux de phoque tendues à côté de la porte arborant des images d'enfants inuits, et des chandelles brillant derrière les fenêtres.

Amy est une fillette tranquille de sept ans, Dharma, du même âge, est un petit garçon dégourdi et souvent surexcité. Ann Andreasen les accueille avec tendresse en les prenant dans ses bras. Des sons de piano et de guitare émanent des chambres des autres enfants. Ça sent les petits pains à la cannelle. Les Danois nomment cette ambiance *hyggelig*, un terme qui décrit fort bien l'environnement confortable que Mme Andreasen a créé. Les tapis moelleux, les couvertures de peaux et les crânes de morses composent le décor. On y trouve aussi des étagères avec des figurines taillées dans des os, appelées *tupilaq*, dont les Inuits croient qu'elles sont habitées par les âmes de leurs ancêtres.

Sur les murs aux couleurs vives, des photos montrent les enfants, en voyages pour donner des concerts. On peut les voir avec des colliers

de fleurs sur une plage à Hawaï, avec leurs instruments de musique au Venezuela, avec Daisy Duck à Disneyland Paris. Ann Andreasen veut agrandir leur monde. Pourtant, ils doivent surtout apprendre à aimer leur propre terre, leur pays. Et ainsi, à s'aimer eux-mêmes. « *Montrer à ces enfants qu'ils proviennent d'une magnifique culture les aide à comprendre à quel point ils sont eux-mêmes magnifiques et précieux.* »

### Un lourd héritage

Le centre d'accueil pour enfants d'Uummannaq est le plus ancien du Groenland. Bâti en 1929, il était à l'origine un sanatorium pour les orphelins et les enfants malades. Pour comprendre le centre et ses enfants, il faut s'intéresser à l'histoire. Les premiers missionnaires danois sont arrivés au Groenland au milieu du 18<sup>e</sup> siècle pour convertir les Inuits au protestantisme. Peu après, le Groenland est devenu une colonie danoise. Les Inuits ont souffert des maladies importées, de la nouvelle organisation de leur milieu de vie et du contrôle exercé à l'étranger par les seigneurs coloniaux. Encore au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, des villages entiers ont été déplacés pour y établir des bases militaires américaines. Les Inuits n'ont obtenu le droit à une autonomie administrative qu'en 1979 et le Groenland est officiellement un pays constitutif du Royaume du Danemark depuis 2009. Mais économiquement, il est encore dépendant, car le gouvernement danois continue de décider d'affaires importantes, dont sa politique extérieure.

La pauvreté et les enfants négligés sont des signes du lourd héritage colonial du pays. Tout comme les Amérindiens et les Aborigènes, les Inuits vivent une crise d'identité nationale.

En termes de statistiques mondiales sur la pauvreté, la violence domestique et les abus sexuels, le Groenland se situe tristement parmi les plus élevées. Selon l'UNICEF, un enfant du Groenland sur six est sous-alimenté. Une fillette sur trois a déjà été abusée sexuellement avant l'âge de 15 ans. Et peu d'autres pays connaissent autant de suicides.

Un Groenlandais sur cinq a tenté au moins une fois de s'enlever la vie, à cause de la solitude, de l'isolement, des longues périodes sans soleil, des dépressions. Puis, l'alcool noie d'abord les problèmes avant de les amplifier.

« *Parce qu'ils ont vécu l'inimaginable, ils méritent d'être enfin heureux à Uummannaq* »  
Ann Andreasen

### Des traces qui disparaissent

Par ailleurs, une nouvelle menace pointe à l'horizon. « *Pendant longtemps, les Inuits ont suivi les traces de leurs ancêtres, mais ces traces disparaissent* », raconte Ann Andreasen. Depuis toujours, les Groenlandais sont des chasseurs, ils capturent des baleines, des rennes et des phoques, pêchent la morue et le flétan. Mais les bouleversements climatiques font disparaître les glaces toujours plus tôt et avec elles, les traditions, les terrains de chasse, les traîneaux à chiens et finalement, la fierté et l'identité.

Sur une feuille de papier, Ann dessine un Inuit en vêtements de peaux. À la place de son cœur, elle dessine un enfant qui pleure, puis un bloc de glace sous ses pieds : « *Mes enfants sont sur de la glace mince. Notre tâche, c'est d'épaissir le sol sous leurs pieds* » parce que les impitoyables bouleversements touchent surtout les plus faibles. Cette réalité, la directrice l'a apprise dès son entrée en poste au centre.

Ann Andreasen est née dans les Îles Féroé, mais a grandi au Danemark, chez sa tante et son oncle. À Copenhague, elle a étudié le travail social et a travaillé avec des enfants qui souffraient de maladies rares. À 25 ans, elle emménage à Uummannaq pour travailler dans le centre pour enfants le plus au nord du monde. C'est l'amour pour un Groenlandais qui l'y a emmenée, en plus du grand désir de découvrir cette île que ses parents avaient souvent visitée. « *Je suis chaotique, tout ce que je fais arrive spontanément. Je ne suis aucun plan* », affirme-t-elle. « *Je ne savais* »



Knud, un jeune du centre part à la chasse



Le programme Uumannaq Music du centre d'accueil a fait voyager les jeunes musiciens inuits dans plusieurs pays du monde.



pas grand-chose sur le Groenland quand je suis venue ici. » Mais pour elle, son arrivée au centre était une suite logique dans son cheminement, elle qui avait auparavant travaillé avec des survivants de camps de concentration et avait traversé le désert du Sinaï avec des Bédouins. « C'est en partant de là que je suis venue dans le désert de glace. »

C'était il y a 30 ans. Depuis, Ann Andreasen a reçu plusieurs distinctions pour avoir incorporé la musique, la culture, la tradition dans la vie des enfants. Elle a contribué à des longs métrages qui ont remporté des prix, en particulier *Inuk*, qui raconte l'histoire d'un garçon retiré d'une famille violente, qui grandit au foyer et où des chasseurs lui apprennent la survie. La distribution était constituée des chasseurs, des travailleurs du foyer et des enfants. C'est leur histoire que le film raconte.

Dans des cartables bleus, la directrice garde les destins de tous les garçons et filles qu'elle a accompagnés au cours de ces années. Pour les protéger, elle ne veut pas parler de ce qu'ils ont vécu individuellement. Mais la plupart ont vécu des abus et des violences sexuelles. Leurs parents sont alcooliques, dépressifs ou décédés : chaque enfant connaît au moins un parent ou un ami qui s'est suicidé. « *Le suicide au Groenland est comme une épidémie.* » Elle se transmet des adultes aux enfants. Les jeunes surtout sont menacés. Les marques de strangulation sur le cou de certains en témoignent. Ann Andreasen sait qu'elle ne peut pas sauver tous les enfants : « *Mais je peux au moins leur offrir une enfance.* »

Dans la grande salle à manger, l'éducatrice spécialisée Rebekka Jørgensen, une douce Groenlandaise élancée, met la table pour le souper. Dans la soupe de poisson flottent des petits cubes de peau de baleine noire et luisante. Les enfants se tiennent par la main, ils prient pour leur viande quotidienne. De tels rituels ont pour but de leur donner une sécurité qu'ils ne connaissaient pas dans leur vie d'avant.

### La musique comme remède

À peine les assiettes débarrassées, les jeunes vont chercher leurs instruments. La musique, Ann Andreasen en est convaincue, est comme un remède. Plusieurs des enfants nerveux deviennent calmes et recueillis quand ils tiennent un violon dans leurs mains. Au centre, ils ne jouent pas que de la musique classique, ils apprennent aussi les chants de gorge groenlandais *Katajjaq*, qui sonnent comme un sombre roucoulement, et les vieilles chansons de leurs ancêtres. Régulièrement, la directrice et les enfants voyagent autour du monde pour donner des concerts, au Venezuela, à Hawaï, en Allemagne, en Russie.

Cinq fillettes chantent la chasse au phoque et dansent en souriant : comme un chasseur, elles regardent au loin, imitent le mouvement de plongée des phoques, soulèvent un harpon invisible. Les garçons battent leur tambour de plus en plus vite.

Puis, c'est au tour d'Amy et de Dharma. Ils sont assis sur leur siège, leurs jambes balancent ; tous les yeux sont rivés sur eux. Dharma



souffle dans sa petite flûte rouge en plastique, mais il n'arrive pas à en arracher les bonnes notes. Il lance la flûte par terre ; on dirait qu'il va fondre en larmes ou crier de colère. Mais Ann Andreasen le prend sur ses genoux et lui murmure quelque chose à l'oreille. Les yeux de Dharma s'illuminent. Il reprend sa flûte, mais la place sous son nez – et joue une mélodie. La femme sourit, contente. Les jappements feutrés des chiens, provenant de dehors, dans la noirceur, se mêlent à la musique.

### Le savoir de la nature

La seconde ressource magique d'Andreasen contre la douleur, c'est la nature. C'est pourquoi le matin suivant, Knud est dans l'entrée et enfille des pantalons doux en fourrure d'ours polaire. Les autres enfants sont déjà à l'école. Seuls dans la salle du déjeuner, Amy et Dharma jouent et l'observent. Pour eux, Knud est comme un grand frère, un modèle. Même s'il a presque 18 ans et fait partie des plus vieux, la directrice lui rappelle toujours de s'habiller chaudement. Il a un rictus, des fossettes profondes se creusent dans ses joues, puis il s'enveloppe dans la peau gris-argenté d'un phoque annelé.

Sur la glace, les chiens l'attendent, ils gobent avec avidité les morceaux de viande de baleine séchée que Knud lance par terre devant eux. Il se rend chez Unnartoq, « l'homme qui porte en lui le feu ». Pour les enfants, il s'appelle simplement Grand-père. Il faut deux heures de route en traîneau à chiens à travers le désert de glace pour aller jusque chez lui. Depuis 25 ans, le vieux chasseur travaille pour le centre d'enfants. Il peut lire les traces des narvals et des bœufs

musqués. Il a appris à Knud à dompter les chiens. Ensemble, ils ont attrapé le premier phoque de Knud et en ont partagé le foie cru.

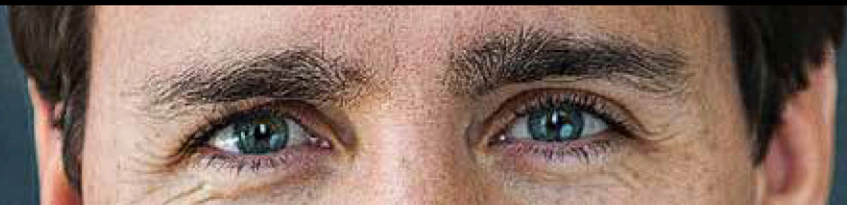
### Il faut un village...

Ann Andreasen croit en ce diction selon lequel il faut un village entier pour élever un enfant. C'est pourquoi elle a rassemblé autour d'elle une équipe de 50 personnes. Des pédagogues, des professeurs de musique, de danse – et des hommes comme Unnartoq. Car il n'y a qu'eux qui peuvent transmettre le savoir de la nature, qui, depuis des générations, se perd de plus en plus. « *La nature nous contrôle et nous contrôlons la nature*, dit Unnartoq. *Chasser, ce n'est pas être fidèle à notre passé. Chasser, c'est notre âme, notre sang.* » Son vieux téléphone portable sonne. Ann Andreasen est au bout de la ligne et demande si Knud est bien arrivé. Celui-ci roule des yeux avec insistance, énervé. Il est quand même presque adulte ! « *Peut-être que je vais bientôt aller au Danemark, pour étudier*, lance Knud. *Où je deviendrai mécanicien automobile. Mais tôt ou tard, je vais revenir à mes chiens.* » La mère du centre, Ann, va continuer à veiller sur lui, peu importe si Knud choisit un futur au Groenland ou non. Elle suit à la trace ce qui arrive aux enfants. Il y a beaucoup de réussites. Quelques-uns de ses protégés sont eux-mêmes devenus travailleurs sociaux, ils et elles sont professeurs et pêcheurs, travaillent à l'aéroport ou comme vendeurs. Ann Andreasen raconte que la majorité reste liée au centre d'accueil, même une fois adultes.

Il y a une chanson que les enfants chantent souvent ensemble : « *Qui est déjà allé à Ummannaq finit toujours par y retourner, car quelque part sur la petite île de falaises, il y a perdu son cœur.* » ■

Nous n'avons pas pu inclure toutes les magnifiques photos de Sascha Montag dans les pages de ce reportage, vous pouvez les voir intégralement sur [itineraire.ca](http://itineraire.ca)

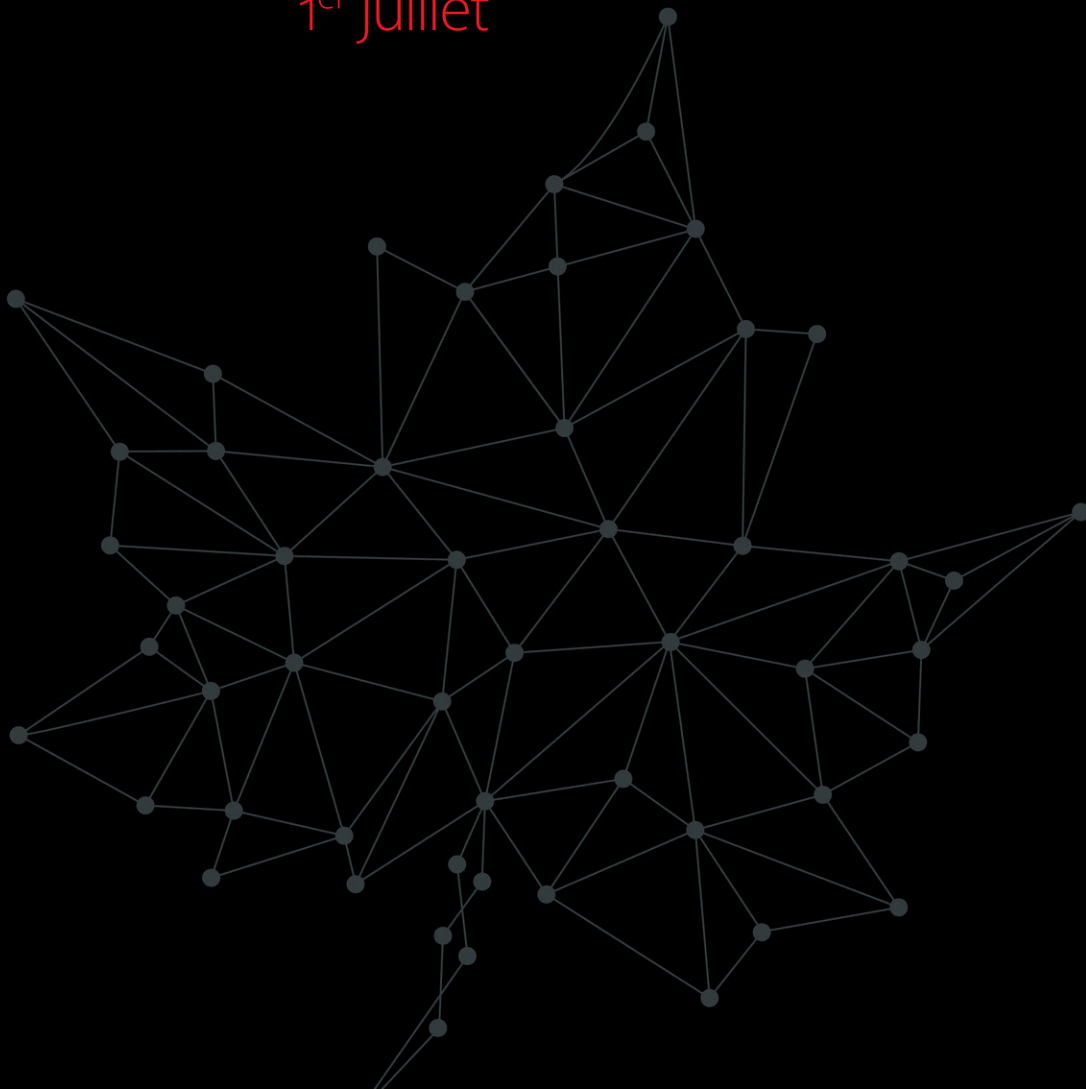




L'IT  
NÉ  
RAI  
RE

EN EXCLUSIVITÉ

1<sup>er</sup> juillet





# Nos camelots interviewent Trudeau

PAR LAURENT SOUMIS - RESPONSABLE DE L'ACCOMPAGNEMENT

Le 31 mai dernier, une équipe du magazine *L'itinéraire* s'est rendue à Ottawa pour interviewer le premier ministre du Canada, Justin Trudeau. Pour la première fois dans l'histoire canadienne, quatre participants d'un journal de rue ont pu s'adresser directement au premier ministre.

« C'est la première fois dans l'histoire de *L'itinéraire* qu'un chef de gouvernement reçoit des camelots au Parlement, et s'assoie avec eux pour discuter des enjeux proches de leurs réalités, a souligné la rédactrice en chef Josée Panet-Raymond. Nos camelots se sont préparés avec sérieux, et le premier ministre leur a bien rendu en les accueillant chaleureusement et avec respect. »

Tout en remerciant le premier ministre de son hospitalité, le directeur général de *L'itinéraire* Luc Desjardins a suggéré que l'entrevue avec des camelots deviennent une tradition annuelle. « Je vous invite à venir sur place, à Montréal, voir tout le travail qu'accomplit notre organisme pour accroître l'autonomie, les compétences et l'employabilité des personnes. »

L'entrevue intégrale sera publiée dans l'édition du 1<sup>er</sup> juillet de *L'itinéraire*. Traduite en anglais, elle sera aussi reprise par d'autres journaux de rue canadiens, notamment par *Megaphone*, de Vancouver.

L'article qui découle de l'entrevue sera également déposé le mois prochain sur le fil de presse de l'INSP (*International Network of Street Papers*) qui rassemble une centaine de journaux et de magazines à travers le monde, publiés dans 34 pays, en 24 langues, et lus par plus de 5,5 millions de lecteurs.

## Triés sur le volet

Les membres de l'équipe éditoriale de *L'itinéraire* ont été triés sur le volet au cours d'un processus de sélection auquel ont participé 18 camelots-rédacteurs du magazine.

Ont mené l'entrevue avec le premier ministre les camelots-rédacteurs Isabelle Raymond (métro Jolicoeur), Mostapha

Lotfi (métro Université-de-Montréal), Jean-Claude Nault (métro Champ-de-Mars) et le photographe Mario Alberto Reyes Zamora (participant).

Partis tôt le matin de Montréal, les quatre interviewers ont d'abord été accrédités comme « correspondants d'un jour » par la Tribune de la presse parlementaire à Ottawa.

## Quarante-cinq minutes

À midi, le premier ministre Trudeau a reçu les quatre participants à son bureau de l'édifice du Centre, tout juste à côté de la salle où se tient chaque semaine la réunion statutaire du Conseil des ministres.

Malgré un agenda tourmenté par le dossier de l'oléoduc et celui de la guerre commerciale avec les États-Unis, le premier ministre a honoré sa promesse.

Pendant une trentaine de minutes, M. Trudeau a répondu aux questions de *L'itinéraire* sur des thèmes aussi variés que la lutte contre l'itinérance, la politique d'habitation, la légalisation du cannabis, l'égalité des sexes, les Autochtones, etc.

## Initiation à la vie parlementaire

À l'heure du déjeuner, les « correspondants d'un jour » ont rencontré quelques membres de l'opposition, dont Marjolaine Boutin-Sweet, députée néo-démocrate de Hochelaga, whip en chef du NPD et critique en matière de logement.

En après-midi, les participants ont assisté à la période des questions orales depuis la galerie de presse de la Chambre des Communes.

Les lecteurs de *L'itinéraire* peuvent avoir un avant-goût de l'événement en visitant notre site web [itineraire.ca](http://itineraire.ca), notre page Facebook et notre fil Twitter.

La journée « Correspondant d'un jour » a été rendue possible grâce à un échange de services avec Via Rail Canada, qui a accepté, pour l'occasion, d'être le transporteur officiel de *L'itinéraire*. ■



## COMPTE À RENDRE

PAR IANIK MARCIL  
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT

PHOTO : MARK BRIDGER (123RF)

# Les rapaces

J'ai fait un rêve étonnant, récemment. J'étais à l'endroit que je préfère, dans la forêt familiale. Au-dessus de moi, très haut dans le ciel, volaient des dizaines, des centaines d'oiseaux de proie. Outre leur grand nombre, ce qu'il y avait d'insolite est qu'ils volaient tous en ligne droite, dans la même direction côte-à-côte et que de nombreuses espèces différentes se côtoyaient. Pygargues, crécerelles, buses et autres faucons se dirigeaient silencieusement dans la même direction. Règle générale, les espèces différentes ne cohabitent pas dans la nature, sauf en cas d'avantages mutuels.

J'adore les oiseaux – j'en fais l'observation depuis mon enfance. J'aime aussi interroger le sens des rêves. Que peut bien signifier celui-là ?

D'ordinaire, les rapaces sont peu grégaires. Si plusieurs d'entre eux vivent en couple longtemps, dans la plupart des cas ils ne cohabitent pas en bande. Leur territoire de chasse est souvent très vaste, ce qui fait que pour éviter une concurrence inefficace, ils n'empiètent pas sur le terrain des autres.

Dans mon rêve, c'était tout le contraire. Non seulement des oiseaux d'espèces différentes volaient les uns à côté des autres, dans la même direction, mais ils étaient très proches les uns des autres. Ces redoutables chasseurs à la vue perçante cohabitaient pacifiquement en se dirigeant dans la même direction.

### La coopération des rapaces

Évidemment, mes réflexes d'économiste hétérodoxe voient dans cette image la coopération entre les grands rapaces de la finance mondiale. Même s'ils sont différents les uns des autres, ils appartiennent tous à la même grande famille. Trônant au sommet de la pyramide alimentaire, ils n'ont à peu près pas de prédateurs

et règnent en maîtres sur leur territoire. Très haut dans le ciel, ils complotent pour aller dans la même direction, sans se faire entendre par nous, ici-bas. Ce n'est pas pour rien qu'ils sont silencieux. Leur plan est ourdi, leur distance est si lointaine que nous ne pouvons même pas y avoir accès.

Cette interprétation peut paraître simpliste. Elle l'est, en fait. Mais elle correspond tout de même à une réalité de plus en plus présente dans nos sociétés. Celle d'une ploutocratie inaccessible dont les conséquences de leurs actions se situent au-delà des lois.

Lorsqu'on vole si haut dans le ciel sans considérer ce qui se passe au ras du sol, on crée une distance avec le réel. Ces gens s'en détachent, de notre réalité, ils n'y comprennent plus rien, en fait. Ils vivent dans leur petit monde artificiel qui a pourtant des conséquences réelles sur le nôtre.

### Et la solidarité, dans tout ça ?

Une autre interprétation est possible. Les rapaces, malgré leur nom qui est souvent connoté négativement, sont de très nobles animaux. Ils vivent en hauteur, au propre comme au figuré. Leurs *aires* (leurs nids) sont dans les arbres ou au sommet des montagnes. Ils ne descendent au sol que pour capturer les proies qui les nourriront, eux et leur famille.

Les rapaces ne tuent pas pour rien. Ils tuent pour se nourrir, pour ne pas mourir, pour leurs rejetons. Lorsqu'ils atteignent notre monde terrestre, c'est pour vivre.

Il y a là, il me semble, une noble leçon. Chasser le strict minimum qui suffit à sa pitance. Ce qui est l'inverse de ce que représente l'appât du gain des grands financiers de notre économie.

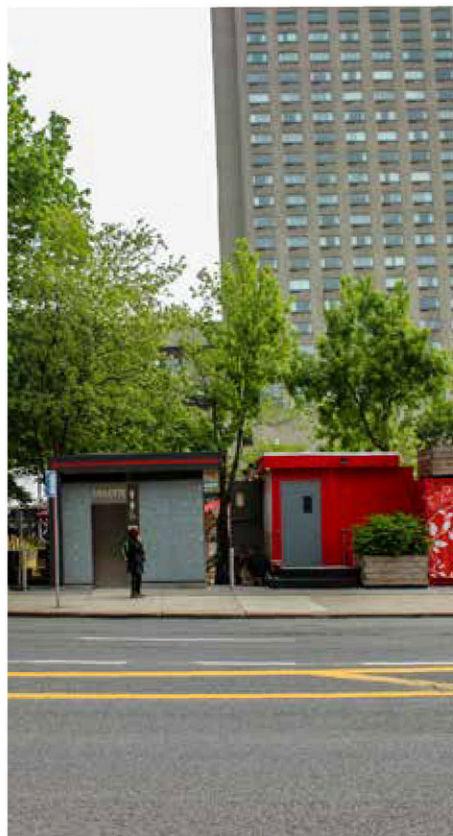
Et c'est, peut-être, à l'image de ce que notre collectivité devrait valoriser : la solidarité. Cette solidarité pourrait, devrait, émerger des puissants. Pour le bien de tous. ■

L'ITINÉRAIRE



Abonnez-vous à  
notre chaîne officielle  
**Groupe l'itinéraire**





UN PEU PLUS DE PROJETS À ÉCHELLE HUMAINE

## Des toilettes publiques gratuites au centre-ville

LA PROPRETÉ ET LA QUALITÉ DE VIE AU **CENTRE** DE NOS PRIORITÉS

### Zoom sur des installations pratiques et technologiques

Deux premières toilettes publiques autonettoyantes et gratuites sont maintenant accessibles au centre-ville. Elles sont ouvertes à tous – résidents, travailleurs et visiteurs – aux abords de la station de métro Papineau et à la place Émilie-Gamelin. Les organismes Spectre de rue et Le Sac à Dos assurent une présence terrain afin d'encadrer leur utilisation, de prendre les commentaires des usagers et de soulever les problèmes d'usage et de propreté à l'équipe de gestion.

Voilà un service que l'arrondissement est fier d'offrir afin d'améliorer la propreté des espaces publics et de répondre à un besoin exprimé depuis longtemps par la communauté!

À nous tous de prendre soin de ce bien collectif.



Soyez les premiers informés  
Abonnez-vous à l'infolettre de Ville-Marie : [ville.montreal.qc.ca/villemarie](http://ville.montreal.qc.ca/villemarie)

## Merci à la Fondation Marcelle et Jean Coutu !



PHOTO : ALEXANDRE DUGUAY

Un énorme merci à la **Fondation Marcelle et Jean Coutu** de croire en la mission de L'itinéraire ! Grâce à leur **don** de **20 000 \$**, L'itinéraire a pu développer un programme de mentorat intergénérationnel pour briser le cycle de l'itinérance, en valorisant les compétences et connaissances de nos camelots aînés. Depuis 12 ans, la Fondation Marcelle et Jean Coutu est un partenaire actif de nos efforts d'inclusion sociale des personnes itinérantes ou à risque imminent de le devenir. Toute l'équipe et les camelots de L'itinéraire apprécie l'appui soutenu de la Fondation ! Depuis de nombreuses années, elle intervient dans plusieurs domaines pour aider une foule d'organismes d'ici et d'ailleurs. Qu'il s'agisse d'aide alimentaire, de soutien financier aux personnes démunies, de projets d'éducation ou de lutte contre la toxicomanie, l'organisation au grand cœur est d'une aide précieuse pour nous, à L'itinéraire. Sur la photo, Josée Panet-Raymond, rédactrice en chef et Luc Desjardins, directeur général de L'itinéraire entourent Marie-Josée Coutu, présidente de la Fondation Marcelle et Jean Coutu. ■

## Monsieur Sutton reçoit une Médaille de l'Assemblée nationale !

Alors qu'il ne s'y attendait pas du tout, Bertrand Derome, notre camelot à Granby et à Sutton, que l'on surnomme affectueusement **Monsieur Sutton**, s'est vu décerner la **Médaille de l'Assemblée nationale**, le 28 mai dernier. Cet honneur, réservé aux gens aux parcours inhabituels et inspirants, est bien mérité selon le député de Granby, François Bonnardel. « Bertrand, ça fera bientôt 10 ans que tu es sobre, 10 ans que tu as quitté la grande ville pour Sutton, 10 ans que tu travailles sur ta réhabilitation et sur toi-même. C'est à mon tour aujourd'hui de reconnaître ce que tu as fait pour devenir ce citoyen hors de l'ordinaire que tu es devenu. Je suis fier aujourd'hui de te remettre la Médaille de l'Assemblée nationale pour tout ce que tu as fait », a affirmé le député de Granby. Notre directeur général Luc Desjardins, qui a assisté à cette cérémonie, a tenu à souligner que « toute la grande famille de L'itinéraire est fière de toi Bertrand, et on te félicite pour cette haute distinction ! » ■





## Favoriser l'accès aux soins de santé

PAR GUILLAUME LEGAULT - ORGANISATEUR COMMUNAUTAIRE AU RAPSIM

La dégradation de l'état de santé physique, mentale ou psychologique des personnes peut entraîner une perte de logement, d'emploi, de lien familial ou social, et renforce ultimement les risques d'itinérance des personnes. Parallèlement, les passages à la rue ont une incidence marquée sur l'évolution de l'état de santé physique, mental et psychologique des individus. Santé et itinérance sont alors des éléments inter-reliés, qui appellent le renforcement de l'accessibilité aux soins de santé pour les personnes en situation ou à risque d'itinérance.

### Un défi pour le réseau de la santé

Présentée en octobre 2017, la « Stratégie sur l'accès, la qualité et la continuité des services de santé en itinérance » du Ministère de la Santé et des Services sociaux a pour objectifs de favoriser l'accessibilité, la qualité et la continuité des soins pour les personnes en situation d'itinérance. Elle mise sur l'identification locale des besoins prioritaires de ces populations, le développement d'une offre de services adaptée et la formation du personnel soignant. Elle vise à mieux rejoindre les populations vulnérables ou à risque, contribuer à l'amélioration de leurs conditions de santé et limiter la dégradation de la condition des personnes. Elle devrait être implantée prochainement en 2018.

De manière générale, les personnes itinérantes tombent entre les mailles des différents services du réseau public de la santé, ce qui les dirige de *facto* vers les urgences. De nombreux services sont inaccessibles aux personnes sans adresse, alors que les initiatives autonomes des groupes communautaires et les partenariats entre ceux-ci et le réseau de la santé peinent à répondre à la demande. Le réseau de la santé a tendance à compartimenter les soins, là où les besoins de ces populations doivent être approchés différemment. Tout ceci, évidemment, sans parler des délais et conditions associés aux soins qui demeurent fondamentalement incompatibles avec les réalités de ces personnes.

L'itinérance peut provoquer un vieillissement prématuré des personnes. L'isolement, la consommation, la sous-nutrition et de faibles conditions d'hygiène peuvent en effet favoriser le développement hâtif et généralisé de certaines maladies, troubles mentaux ou psychologiques et les pertes cognitives. Plusieurs personnes en situation d'itinérance sont parallèlement plus difficiles à rejoindre pour des raisons liées à des traumatismes et des mauvaises expériences passées. Pour d'autres, l'accès aux soins est synonyme d'arrêt imposé de la consommation, ce qui suffit à rendre des soins pourtant essentiels, absolument inaccessibles. Le réseau de la santé devra inévitablement trouver des moyens de répondre à cette diversité des réalités de l'itinérance en vue d'établir une accessibilité véritablement universelle aux soins de santé publics.

### Faire le choix de l'accessibilité

Les principaux défis pour le réseau résident dans le raccrochage des personnes en situation d'itinérance aux services, le développement de partenariats formels entre groupes communautaires et les professionnels de la santé, l'accompagnement psychosocial dans les soins et la facilitation de la cohabitation des personnes en situation d'itinérance au sein des ressources du réseau.

Face aux défis de l'accessibilité aux soins de santé, plusieurs groupes communautaires ont développé des initiatives véritablement adaptées aux besoins des sans-abris. Certains groupes développent des programmes de pairs-aidant.e.s, des partenariats avec des médecins qui opèrent des cliniques *in situ* à temps partiel, des unités d'intervention mobile, des projets d'accompagnement médical et même des unités de soins palliatifs et de convalescence qui méritent d'être reconnus et appuyés. Certains partenariats avec le réseau de la santé permettent pour leur part de rapprocher les soins des personnes les plus vulnérables, dont par exemple, les équipes de proximité, les infirmières dans les sites d'injection supervisée et les équipes mobiles de dépistage du VIH/Sida et de l'Hépatite C. C'est en adoptant une vision globale de l'accessibilité aux soins de santé, fondée prioritairement sur les besoins des personnes en situation d'itinérance, qu'il sera possible d'adapter les soins afin de les rendre véritablement accessibles. ■

**RAPSIM** Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal  
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

# Si je vous dis **AUTOCHTONE...**

## Avant Montréal

Je pense à leur vie d'avant Montréal, aux Autochtones itinérants, à la nature. Je pense à la crise d'Oka, à l'un de leurs anciens cimetières qui devait être transformé en terrain de golf. Je pense à l'armée sur le pont Mercier, je pense aux disparitions... Les Autochtones se battent pour conserver un peu de leur territoire et leur culture. Je pense aussi qu'ils n'ont pas été chanceux. On les a coupés de leurs racines, ils viennent à Montréal pour avoir une vie normale, mais beaucoup finissent à la rue.

**MAXIME VALCOURT**

CAMELOT THÉÂTRES DU NOUVEAU MONDE ET DU RIDEAU VERT

## Conservation !

Conservation du patrimoine, des traditions, de l'environnement, des chants...

Je pense que cette préoccupation est maintenant beaucoup plus visible dans le discours public. C'est l'un des aspects qui me vient à l'esprit quand je pense aux Autochtones. Mais on aurait pu parler des sans-abri, de la violence faite aux femmes...

Il y en a des affaires ! En y réfléchissant, je trouve qu'on entend rarement parler de choses positives. Je trouve ça dommage. Ça me prouve que les problèmes sont nombreux.

**ROGER PERREAULT**

CAMELOT BEAUBIEN ET 28<sup>E</sup> AVENUE

Il est parfois intéressant de répondre spontanément à certaines questions.

À la manière d'un psychologue qui demande : « Que voyez-vous ? », en vous montrant une image abstraite sensée faire parler votre inconscient, nous vous proposons dans ce vox pop de jouer au même jeu : spontanément, si je vous dis « autochtones », à quoi pensez-vous ?

## Plus solidaire

Ça me fait penser à ceux qui ne devraient pas boire de boisson. On dit depuis toujours que les Autochtones ont une intolérance à l'alcool et que c'est pour ça que certains deviennent violents. Sinon, de manière générale, je trouve qu'ils ont une belle culture et qu'ils savent s'entraider. Ils sont plus solidaires que nous autres les Québécois. Je ne pense pas avoir de personne dans mon entourage qui soit amérindien... et je ne connais pas non plus mes origines, mais je me dis que j'ai peut-être un peu de sang autochtone comme beaucoup de personnes au Québec.

**ALAIN PERRIER**

CAMELOT STATION BONAVENTURE

## La nature

Les Premières Nations... D'après moi, les Autochtones sont plus proches de la nature. Nous avons pris leur pays, et nous en avons fait ce qu'il est devenu, mais eux continuent de chercher leur vraie nature et leur culture ancestrale. C'est dommage qu'elle se perde. Il faudrait les laisser s'exprimer à leur façon. J'aime bien aussi leur côté coloré. Nous, on a tendance à préférer les plantes en plastique !

**ANTOINE DESROCHERS**

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO SAINT HUBERT/BOUCHER

## Western

Je pense aux cowboys... Aux films Western qu'on voyait petits, et aux films historiques. Dans les Western, les « Indiens » étaient toujours les méchants. On les tuait pour voler – et non acheter – leurs territoires. C'est une grande nuance à apporter. Aujourd'hui, je pense que les Autochtones ont leur place dans la société, même s'ils ne l'occupent pas encore complètement. Je ne suis pas au courant de tout, mais je me demande s'ils ont accès aux mêmes services que nous. Il existe à Montréal des quartiers italiens, chinois, noirs... Mais les Autochtones, eux, ont été mis au rancart.

**BENOÎT CHARTIER**  
CAMELOT IGA PLACE BERCY

## Retrouver le bois

Ça me fait penser à la réserve Wemotaci, près de La Tuque. Les jobs que j'ai le plus fait sont des jobs forestiers. À un moment, j'en avais un au 91<sup>e</sup> km, près de la Tuque comme gardien de camp de Ski-Doo et la réserve Wemotaci était au 106<sup>e</sup> km. J'y allais quasiment tous les jours. Je me rappelle d'un monsieur qui était né et vivait dans le bois. Mais il vieillissait et sa famille s'inquiétait pour lui. Alors, elle l'a amené dans la ville de La Tuque pour pouvoir s'occuper de lui. Il ne vivait pas bien cette transition. Il a fait une dépression et a fini à l'hôpital. Les médecins ont dit qu'il devait retrouver le bois pour aller mieux. Il n'a eu besoin que de quelques semaines pour retrouver le moral.

**SERGE SAVARD**  
CAMELOT IGA RUE CHARLEVOIX

## Une part de ma culture

Je perçois les Autochtones comme nous autres, les Québécois. Ma vraie mère venait de Kahnawake. Je ne connais pas cette partie de ma culture, mais je vais souvent là-bas. C'est l'fun, je n'ai pas peur quand j'y vais et c'est même très sympathique. Ma mère m'avait obtenu ma carte d'indien à ma naissance, alors je pourrais aller dans certains magasins sans payer les taxes. Mais je ne m'en sers pas. Pourquoi je profiterais de ça, alors que je peux les payer ?

**MARIO ST-DENIS**  
CAMELOT STATION MCGILL

## Des rencontres

Je pense aux Inuits ou aux personnes qui ont des ancêtres amérindiens. J'en connaissais une couple qui se tenaient dans le Square Cabot (rue Atwater)... je les ai rencontrés par hasard et au fur et à mesure, ils m'ont présenté aux autres membres. De temps en temps, ils m'apprenaient des mots de leur langue. En général, ils sont très sympathiques. Ils sont comme tout le monde, comme nous. Je suis même allé à Kahnawake, il y a très longtemps avec une amie. Je me rappelle que c'était très sympa et que le soir, quand il faisait noir, ce n'est pas comme ici, il n'y a pas de lumière... C'est vraiment un endroit à visiter. On y découvre plein de choses sur leur culture.

**SYLVAIN PÉPIN-GIRARD**  
PARTICIPANT



# Youpiii



Transport gratuit du 21 juin (16 h)  
au 26 août pour les 6 à 11 ans\*

[stm.info/sortiesenfamille](http://stm.info/sortiesenfamille)

\* CERTAINES CONDITIONS S'APPLIQUENT

MOUVEMENT COLLECTIF



**CHRONIQUE**PAR FRANCK LAMBERT  
CAMELOT SAINT-LAURENT /  
MONT-ROYAL ET MÉTRO FRONTENAC

# Adieu Marc

Je suis d'une famille de six enfants, soit cinq gars et une fille. Je suis le cinquième du rang. Je vous dis cela parce que je veux vous parler de mon frère Marc, l'aîné de la famille. Il est né en 1958, et il est décédé à l'été 2013. À l'époque, une personne de la rédaction de *L'itinéraire* m'avait proposé de faire un texte sur mon frère. Je n'avais pas donné suite à la demande. Je n'y voyais pas la nécessité. J'ai changé d'avis.

Dans la nuit du 31 juillet au 1<sup>er</sup> août 2013, Rémi, un autre de mes frères, a reçu l'appel de la voisine de Marc. Elle lui a passé rapidement un policier qui l'a informé du décès de Marc dans son logement. Selon les premières constatations, il était mort depuis au moins 24 heures. Une nouvelle qu'on n'attendait pas vraiment en plein été. Surtout que Claude, un autre de mes frères, lui avait parlé environ 48 heures auparavant. Marc devait déménager rapidement de son logement et il avait besoin d'un véhicule pour le faire.

## Habitudes de vie

J'ignore encore s'il y a eu une autopsie concernant la mort de mon frère. J'imagine par contre les causes évidentes de son décès. Marc ne prenait pas soin de lui dans tous les sens du terme. Il mangeait très mal avec de la bouffe de type *fast-food*, cuisinait très rarement, ne faisait pas d'exercices et fumait beaucoup, entre autres.

De plus, il ne faisait pas certaines démarches administratives et ne s'occupait pas de sa ligne téléphonique en dérangement. Et sa mort est une suite logique de son laisser-aller. C'était aussi difficile pour moi d'avoir un bon contact avec lui. Je tentais par tous les moyens de lui faire comprendre la situation. Sans trop aller dans les détails, cela m'enrageais de m'obstiner avec lui. J'aurais apprécié que cela se passe autrement. J'aurais aimé avoir de vraies conversations, mais j'étais confronté à sa personnalité. Ce n'était pas évident d'être avec lui.

Marc venait d'avoir 55 ans. Je trouve que c'est très jeune pour mourir, surtout quand on sait qu'il avait les moyens de rester en vie pour encore très longtemps. C'était une question de temps avant qu'il ne décède. Et pourtant, nous lui propositions différents trucs et moyens simples afin de changer. Mais ce fut en vain.

J'aurais aimé qu'il prenne les moyens de s'améliorer et d'avancer dans sa vie. Qu'il réussisse à vaincre sa gêne et sa timidité malades. Et pourtant, j'aurais tellement aimé qu'il ait une meilleure existence. De prendre les moyens afin de s'épanouir. Je ne crois pas vraiment en Dieu. Par contre, la mort de Marc m'amène à croire qu'il n'a plus à souffrir de son état. Qu'il peut reposer en paix.

Je me demande comment aurait été sa vie s'il avait pris les mesures nécessaires pour la changer. J'imagine que sa vie aurait été bien meilleure. Dans ce cas, j'aurais aimé avoir un meilleur contact

avec lui. Je suis quelque peu déçu de ne pas avoir été plus loin avec Marc.

## Réflexions

Cela m'amène à ma propre existence. Jusqu'à maintenant, j'essaie de survivre dans ce monde en tirant le diable par la queue. Ce n'est pas souvent évident avec mes ressources limitées. J'aimerais bien, un jour, avoir l'opportunité d'une occupation ou d'un emploi pour exploiter mon plein potentiel. Ou bien de relever des défis personnels. D'ici là, l'exemple de mon frère me permet de réfléchir sur moi-même.

Cela m'amène à croire que l'existence est très éphémère. Qu'on doit tenter de poser des actes afin de réussir des trucs importants dans la vie. Les exemples peuvent être nombreux selon chaque personne. On peut penser à fonder une famille, à relever des défis personnels, ou encore à occuper un emploi qui nous convient. Pour cela, il nous faut probablement un peu d'aide de la part des employeurs ou des gens en place. Cela amène à réfléchir sur le sens de la vie sans pouvoir réussir des choses utiles et valorisantes.

Je tente encore de savoir de quelle manière la mort de Marc me donne une leçon de vie. J'aimerais bien avoir les outils nécessaires afin de mieux comprendre ce qui m'est arrivé au cours des dernières années. Ainsi, je pourrai prendre les mesures utiles pour changer les choses que je peux. ■

**SCFP**Syndicat canadien de  
la fonction publique **FTQ****SE SYNDIQUER  
C'EST S'AIDER**scfp.qc.ca  
@SCFPQuebecSCFP-Québec  
SCFP-Québec



## NOUVELLE

PAR PIERRE SAINT-AMOUR  
CAMELOT

L'itinéraire compte plusieurs belles plumes parmi ses camelots, dont celle de Pierre Saint-Amour. L'écrivain de talent nous propose sa dernière œuvre, *Windigo*, une nouvelle dont la prose et la trame sauront captiver les lecteurs. Suivez l'intrigue de ce récit fascinant à travers les deux prochaines éditions du magazine.

2/4

# Windigo

Ma mère, active jusqu'au dernier jour, mourut d'une crise cardiaque à la fin de l'an 2000. Mon père, séparé de son amante, sombra dans la dépression et cessa de travailler. Du profond de moi, je redoutais qu'il ne commette l'irréparable. À ma demande pressante, il consulta un médecin, qui lui prescrivit un antidépresseur. Ce qui, naturellement, ne régla rien du tout. Comme je devais terminer d'ultimes travaux de rénovation sur les deux immeubles achetés par mon père, l'idée de le laisser seul me hantait. Irrésistible, la réalité me rattrapait. Je m'emparai donc du téléphone et donnai un coup de fil à Philippe Vaillancourt.

Le terrain des Vaillancourt était contigu au nôtre. Ils vivaient dans une luxueuse maison qu'ils n'habitaient que pour y dormir. Le jeune couple se lia d'amitié avec mes parents, qui l'accueillirent à bras ouverts. Robert était médecin urgentologue à l'hôpital de Saint-Eustache, tandis que Samantha était une infirmière qui prodiguait des soins à domicile. (C'est d'ailleurs elle qui accompagna tante Jeanne durant toute sa maladie.) Pendant les périodes d'affluence ou de pénurie de personnel, l'hôpital requérait son aide. C'est le hasard – qui, dit-on, fait bien les choses – qui les apparia. Quand elle croisa son regard pour la première fois, Robert sut qu'elle deviendrait sa femme. L'année suivante, Samantha donna naissance à un magnifique poupon de huit livres, qui porta le nom de Philippe.

Mes parents adoraient le petit Philippe. Le couple Vaillancourt, devant composer avec un horaire de travail insensé, s'arrachait les cheveux car ni l'un ni l'autre n'arrivait à dénicher une baby-sitter convenable. Un soir, enregistrant patiemment les doléances de Robert Vaillancourt, mon père lui versa un second verre de brandy et dit : « Écoute, Robert, j'ai raconté à Solange les malheurs qui vous affligent et, franchement, nous ne comprenons pas pourquoi vous vous affolez autant pour résoudre un problème qui, au bout

du compte, n'en est pas un ». « On voit bien que tu n'es pas dans mes bobettes », répondit Robert. « Si je l'étais, il y a longtemps que j'aurais demandé à mes voisins, en l'occurrence à Solange et à bibi, de m'aider. Pour dire le vrai, nous serions ravis si vous consentiez, Samantha et toi, à nous confier Philippe durant le jour. Ou je me trompe fort ou bien cette proposition est aussi simple que raisonnable. N'est-ce pas que papa Gaston a raison ? Allez, Robert, dis-le que j'ai raison. Avoue ! » « J'avoue, j'avoue tout. Je... Merci, Gaston. Bien sûr que j'accepte ta proposition, Mille fois merci. Non, ce n'est pas assez. Un million de fois merci. À Solange, merci aussi. Bon sang, j'ai l'impression de rêver. Mais, non, je ne rêve pas. Je jubile. J'éjacule. Bon sang, qu'est-ce que je raconte ? Allons, mon beau Robert, reprends-toi. Je plaide les circonstances atténuantes, votre honneur, car tout ceci est de la faute de ce *springpette* logomachique qui m'a forcé à tenir des propos complètement débiles. » Il fit une pause pour reprendre son souffle, puis rajouta : « Maintenant, tu m'excuseras, mec, mais je dois absolument annoncer la grande nouvelle à Samantha. Elle va être folle de joie. » « Pas autant que nous », répondit mon père.

Philippe grandissait à la vitesse grand V. Pour nous, il était un membre de la famille à part entière. Et, pour lui, il avait deux familles qui l'aimaient. Dix années passèrent. Philippe devenait de plus en plus autonome. Quand je repense à cette période de ma vie, je suis soulevé d'admiration envers mes parents. Puériculteurs sans diplômes, ils sont parvenus à s'occuper d'un enfant, avec l'amour et l'investissement personnel que cela suppose, sans contrarier la bonne marche de leurs affaires. Il n'y a pas de formule magique pour accomplir un tel exploit. Il faut coopérer, unir ses forces en ayant conscience que travailler pour l'autre, c'est travailler pour soi. En un mot, il faut être solidaires. Ce ne fut pas toujours facile pour



eux, mais ils savaient aussi qu'ils pouvaient compter sur moi en permanence.

Pour faire plaisir à Philippe, mon père lui acheta un schnauzer miniature qu'il baptisa du nom de Titan. Ce cadeau surprise eut un effet inattendu : il transforma Philippe en un être responsable. Titan, qui avait un caractère... de chien, dépendait entièrement de Philippe. Bien entendu, il avait été convenu au départ que, s'il désirait le garder, il devrait en prendre soin (avec tout ce que cela implique). Il faut reconnaître toutefois que Philippe s'est acquitté de sa mission avec une ferveur qui ne s'est jamais démentie.

Je ne fus donc nullement étonné qu'il accepte de veiller sur mon père, quand je devais m'absenter de la maison, et qu'il refuse catégoriquement toute forme de rétribution.

\* \* \*

Philippe ressemblait de plus en plus à sa mère, tant physiquement que dans la relation spirituelle qu'il entretenait avec l'univers. Samantha Newashish, Autochtone de la nation Attikamek, avait étudié à Val-d'Or, avant d'être affectée à l'hôpital de Saint-Eustache. Les liens qu'elle avait tissés avec son fils allaient bien au-delà de l'amour d'une mère envers son enfant. Philippe, en effet, était investi d'une mission. Selon elle, il était primordial que le savoir ancestral lui soit transmis afin qu'il ne se perde jamais.

Avec le temps, je m'étais attaché à ce gentil garçon qui me considérait comme son grand frère. Mais, parfois, lorsque je surprenais le regard de Philippe défiant la ligne d'horizon, je savais qu'il s'était réfugié dans un monde duquel j'étais exclu, un monde dont l'accès m'était interdit.

Mon père mourut dans son sommeil peu de temps après. Les traits de son visage étaient décontractés, et un sourire de délivrance était imprimé sur ses lèvres.

## *Fausses notes*

J'ai trouvé finalement ce que je recherchais. En naviguant sur la Toile, je suis tombé sur une petite annonce : Terrain à vendre à proximité de deux lacs. Idéal pour couple amoureux de la solitude. Prix à discuter.

La discussion fut assez brève. Le prix exigé était ridiculement bas et l'affaire fut conclue séance tenante. Je n'en revenais pas. Le terrain, boisé de pins centenaires – qui formaient un parasol de verdure laissant filtrer une lumière tamisée – s'étendait d'est en ouest en dessinant un rectangle. Pour se rendre d'une extrémité à l'autre, il fallait compter une bonne demi-heure de marche rapide. Un lac anonyme, minuscule mais foisonnant de truites, en délimitait la frontière, à l'est, tandis qu'à l'ouest le lac Windigo, vaste et d'une inquiétante beauté, en délimitait l'autre. « Je ne vous apprendrai pas que vous faites à l'évidence une mauvaise affaire... », dis-je à Joseph Francoeur en signant le contrat de vente que m'avait remis le notaire. Il hésita avant de répondre : « Si je vends à perte, c'est parce que j'ai peur ». Il contresigna le contrat, se leva et sortit.

\* \* \*

Mais, moi, je n'avais pas peur. Dès le lendemain, je m'affairai à restaurer la caravane familiale. Avant de s'établir définitivement à Saint-Eustache, mes parents, nouvellement mariés, avaient traversé l'Amérique, animés par la nécessité d'étancher cette soif dévorante, quoiqu'inconsciente, de vivre pleinement une expérience mystique. Leur désir de bourlinguer, d'aller toujours plus loin, s'inscrivait dans une démarche essentiellement spirituelle. Quand ils comprirent qu'ils ne pourraient jamais aller plus loin qu'au bout d'eux-mêmes, ils revinrent au Québec pour s'établir à Saint-Eustache. La caravane fut remisee durant plus de quarante ans. En l'arrimant soigneusement au Cadillac Eldorado, je craignais que sa suspension ne supporte pas les rigueurs du voyage. Mes craintes étaient injustifiées.

**À suivre dans la  
prochaine édition...**

# Histoires

PAR CHRISTINE VIENS  
PARTICIPANTE

# de rues



Dans le Vieux-Montréal se trouve la petite rue Saint-Éloi. Ce passage, situé entre les rues Saint-Sacrement et Saint-Paul Ouest regorge d'histoire et accueille aujourd'hui une grande diversité touristique. Au fil du développement urbain de Montréal, cette ruelle s'est perdue au milieu des multiples bâtiments, commerces, et autres grandes rues de la vieille ville. Cachée au cœur d'un des plus anciens quartiers de la ville, on ne connaît pas l'origine de son nom, mais l'on sait aujourd'hui qu'elle garde des traces du passé tant québécois qu'autochtone.

## Rue Saint-Éloi / Saint-Sacrement

### D'où vient le nom de cette petite rue ?

La rue Saint-Éloi a été créée vers 1690. L'origine de son nom n'est pas connue de l'histoire de Montréal, mais on dit qu'il aurait été choisi en rapport avec les forgerons et armuriers qui vivaient dans cette portion de quartier et qui, à leur époque, exerçaient des activités indispensables. S'inspirant d'eux, la rue aurait été baptisée du nom du patron des orfèvres : Saint-Éloi, qui représentait alors les travailleurs du métal.

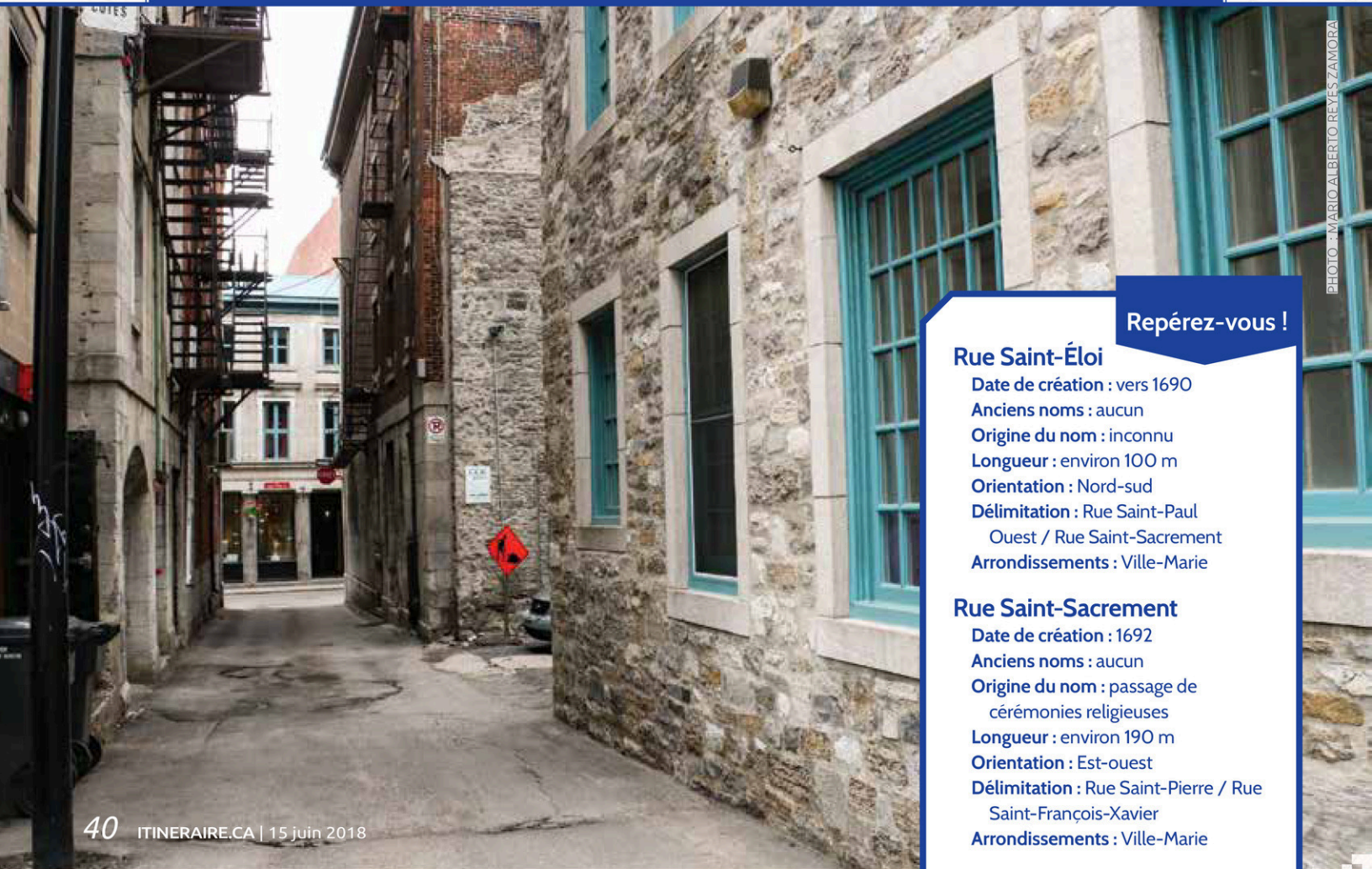


PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

### Repérez-vous !

#### Rue Saint-Éloi

Date de création : vers 1690  
Anciens noms : aucun  
Origine du nom : inconnu  
Longueur : environ 100 m  
Orientation : Nord-sud  
Délimitation : Rue Saint-Paul  
Ouest / Rue Saint-Sacrement  
Arrondissements : Ville-Marie

#### Rue Saint-Sacrement

Date de création : 1692  
Anciens noms : aucun  
Origine du nom : passage de  
cérémonies religieuses  
Longueur : environ 190 m  
Orientation : Est-ouest  
Délimitation : Rue Saint-Pierre / Rue  
Saint-François-Xavier  
Arrondissements : Ville-Marie

## Des Autochtones...

La découverte d'un site autochtone datant de plus de 4000 ans dans la rue Saint-Éloi au début des années 2000, ajoute un intérêt à cette petite rue. Les archéologues n'avaient que quelques jours pour fouiller et récupérer des morceaux du passé, alors que des objets avaient été signalés par la Commission des services électriques de Montréal qui effectuait des réparations. Quelque 443 artefacts ont été retrouvés dont des mandibules d'ours, des pointes de flèches et des outils fabriqués avec la cornéenne, pierre du Mont-Royal, révélant le passage d'Amérindiens nomades bien avant l'arrivée des Européens.



PHOTO : ARCHIVES VILLE DE MONTRÉAL

## Dictons

Saint particulièrement populaire, beaucoup de dictons le mettent en scène en plus d'avoir deux fêtes qui lui sont consacrées : le 1<sup>er</sup> décembre la « Saint-Éloi d'hiver », aussi appelée « Saint-Éloi des pauvres » et le 29 juin, La « Saint-Éloi d'été », dites « Saint-Éloi des riches ».

- 🚩 Quand arrive la Saint-Éloi, laboureur, tu peux rester chez toi.
- 🚩 Si, à la Saint-Éloi tu brûles ton bois, tu auras froid pendant trois mois.
- 🚩 Saint-Éloi, de soleil gourmand, nous donne trois jours de beaux temps.
- 🚩 À la Saint-Éloi, les jours allongent du cri d'une oie.

## Bon à savoir

Qui était Saint-Éloi ? Dans les textes religieux, Saint-Éloi est le patron de tous les travailleurs qui ont un lien avec la métallurgie et la mécanique. Au 8<sup>e</sup> siècle, Éloi de Noyon (de son vrai nom) était orfèvre et monnayeur. Il est l'auteur de la croix de l'autel de la basilique Saint-Denis en France, dite croix de Saint-Éloi, représentée dans le tableau *La messe de Saint-Gilles*. Saint Éloi a aussi réalisé le Sceptre de Dagobert, une relique aujourd'hui disparue.



### ...à Ville-Marie

Sur la rue Saint-Éloi, on peut voir un bâtiment en pierre taillée, protégé depuis 2012 en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel. Elle est l'une des plus vieilles bâtisses du Vieux-Montréal. Cet édifice a été construit en 1825 très certainement à la demande de Margaret Fischer, l'épouse de William Hutchison, riche marchand montréalais du début du 19<sup>e</sup> siècle qui possédait plusieurs magasins-entrepôts de la rue Saint-Paul Ouest.

PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS



**BD**  
SIOU  
CAMELOT  
MONT-ROYAL /  
BORDEAUX

« Ils sont bien tes bonhommes de BD, mais  
pour les mains, tu ne l'as pas pantoute. »

Une  
dame  
m'a dit:



Elle ne rien  
compris...  
mes mains  
sont  
comme  
des  
pinceaux  
Je suis né  
comme ça...  
Je fais avec..



EDWARD  
AUX  
mains  
d'argent

DOSS

## Quand comprendront-ils ?

À la mi-février, j'écoutais les actualités et je suis resté, pour une énième fois, bouche bée. Une autre fusillade venait d'avoir lieu chez nos voisins du Sud. Quand comprendront-ils ? La Constitution américaine, adoptée le 15 décembre 1791, prévoit, dans son deuxième amendement, que le peuple a le droit d'organiser une milice pour garantir la sécurité d'un État libre.

Comprenons-nous bien. Premièrement, en 2018, aux États-Unis, il y a un système judiciaire bien en place et démocratique pour protéger les individus des ennemis potentiels. Donc, ce deuxième amendement me semble obsolète.

Deuxièmement, en 1791, les armes à feu étaient principalement des mousquets, un type d'armes qui prenait un certain temps à recharger. Aujourd'hui, les armes sont puissantes, semi-automatiques et encore tout à fait légales, d'où les nombreux carnages qui surviennent (cette année, on en comptait déjà 18 dans les écoles à la mi-février).

La National Rifle Association (NRA) prétend que si chaque citoyen portait une arme à feu, cela diminuerait le nombre de victimes lors d'une fusillade puisqu'il aurait riposté. C'est ridicule ! Ce raisonnement est totalement absurde dans une société moderne et démocratique.

C'est plutôt en contrôlant avec rigueur les armes qu'on éliminera les tragédies tout à fait évitables.

Malheureusement, je vous le prédis, rien ne bougera dans les prochains mois. Les Américains ne sont pas encore prêts au changement. J'espère qu'ils se conscientiseront dans un avenir rapproché.

MARC SENÉCAL  
CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL



## Que signifie vraiment l'amour ?

J'ai demandé à une vieille femme d'expliquer si l'amour signifiait quelque chose en particulier pour elle.

Elle m'a répondu : « *La première fois que j'ai entendu ce mot, j'étais une petite fille et c'était ma mère quand elle m'a embrassé qui m'a dit je t'aime. Alors, je me suis dit que l'amour était la sécurité et l'affection.* »

« *Quand j'ai atteint l'âge adulte, j'ai reçu une fois une lettre sous ma porte du fils des voisins où il était écrit mon nom ainsi que je t'aime. Donc, je me suis dit que l'amour est l'audace et la folie.* »

« *Quand j'ai me suis fiancée l'homme que j'aime, mon futur époux m'a dit je t'aime. Alors, je me suis dit que l'amour était l'ambition, l'espoir et la volonté.* »

« *Quand je me suis mariée, mon mari m'a dit je t'aime. Je me suis dit que l'amour était le désir, la passion et la nostalgie.* »

« *Souvent, quand mon mari revenait à la maison, il trouvait la maison très organisée et la table était mise pour le souper. Il me disait donc je t'aime. Je me suis dit que l'amour était le remerciement et l'appréciation.* »

« *Les années ont passé et les cheveux blancs ont envahi ma tête. Mon mari a regardé les cheveux blancs et m'a dit je t'aime. Je me suis dit que l'amour était l'affection et la gentillesse.* »

« *Il est devenu vieux et moi aussi, mais chaque matin, il me dit je t'aime. Je me suis dit que l'amour était la fidélité, l'honnêteté et la sincérité.* »

Est-ce que le concept d'amour change ? Pas du tout.

SAÏD FARKOUH  
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY



## MOTS DE CAMELOTS

### Hommage à un ange

Ma belle Mélo, comme on t'appelle tous, j'aimerais te dire toute ma reconnaissance. Tu es notre ange, parfois assiégee par quatre, cinq camelots, qui réclament ton attention, tous, en même temps.

Moi, je ne donne pas ma place avec toi. Je suis comme un enfant. Tu es occupée et je te réclame à grands coups de « *Mélo, s'il-te-plaît, viens me voir. J'ai besoin de toi.* » Ta patience est sans fin.

Souvent, tu as ton manteau, une cigarette à la main, impatiente d'aller fumer, sauf s'il y a un camelot qui réclame tes services.

Ha ! Tu bougonnes un peu. « *Ça fait une demi-heure que j'essaye d'aller fumer.* » Mais tu nous sers. Tu finis souvent une heure plus tard que prévu.

Responsable de la distribution des magazines, c'est ton titre. Mais on te prend pour une intervenante sociale. On te raconte nos problèmes. Et avec ton oreille attentive, tu nous écoutes. Quand tu m'as dit que tu n'étais pas intervenante, je suis tombée des nues.

Je t'aime, Mélo. Tu es plus qu'une mélodie, tu es une « symphonie-mélodie ». Je te considère comme une amie.

Je suis contente que tu travailles à L'itinéraire et si tu partais, il en faudrait au moins cinq pour te remplacer.

LINDA PELLETIER  
CAMELOT MARCHÉ  
MAISONNEUVE





## DÉTENTE

LE NE PA RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

### HORIZONTALEMENT

1. Contrôle.
2. Relatif à l'émission de sperme.
3. Dêlasser. - Théâtre japonais.
4. Puis. - Hêrétique du Ve siècle.
5. Note. - Possédês.
6. Diffêrentes. - Amas.
7. Satellite. - Étoile de mer.
8. Attaches. - Canal.
9. Isolê. - Bride.
10. Pronom. - Poisson. - Charges.

### VERTICALEMENT

1. Coraux.
2. Objet de connaissance conçu comme une essence immatêrielle. - Qu'il lêsse.
3. Musique. - Cassiers.
4. Sels de sodium utilisês en photographie.
5. Donna la forme d'un fuseau. - Transpira.
6. Terres. - À cet endroit. - Lawrencium.
7. Enroulêes sur du carton.
8. Astate. - Oust !
9. Bâtiments en hauteur. - Exister.
10. Deux. - Classes.
11. Dêcoreraient.
12. Éclairage. - Fromages.

Mise en couleurs	↓	Imprimêes	↓	Bers	↓	Française	↓
Trouê		Coupant		Parier		Sorties	
↓		↓		↓		↓	
Aplatir	→						
Fixasses							
↓							
Ire	→				À elle	→	
Sapera					Priorité d'âge	↓	
↓						Luminaires	↓
Sainte	→			Rivière d'Alsace	→		
Convient				Fémur	↓		
↓		Thème musical	→				
		Use	↓				
Tour	→		Ensemença	→			
Unis			Arbre	↓			
↓					Voile	→	
Contraires	→						
Charge d'un baudet							
↓					Dans la rose des vents	→	

# JEUX DE MOTS

josecardinala@yahoo.ca  
Solutions dans le prochain numéro

À vos plumes !



**JOSÉE  
CARDINAL**  
DISTRIBUTRICE

Colonne	D	Prêtre	R	Qui a essayé	V	Postérieur	H
Colonne	D	Arbre	L	Arrière	A	Arrière	P
Colonne	F	Arbre	I	Arrière	G	Arrière	R
Colonne	I	Arbre	F	Arrière	E	Arrière	R
Colonne	A	Arbre	R	Arrière	R	Arrière	E
Colonne	A	Arbre	M	Arrière	I	Arrière	S
Colonne	O	Arbre	T	Arrière	E	Arrière	T
Colonne	E	Arbre	A	Arrière	M	Arrière	E
Colonne	C	Arbre	U	Arrière	L	Arrière	T
Colonne	R	Arbre	U	Arrière	E	Arrière	N
Colonne	A	Arbre	S	Arrière	E	Arrière	C

SOLUTIONS DU 1<sup>er</sup> avril 2018

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	M	E	N	S	U	R	A	T	I	O	N	S
2	E	P	A	I	S	V	E	R	S	E	E	
3	R	I	N	C	U	R	E	O	S	E	R	
4	D	E	D	I	E	E	O	N	U	I		
5	E	O	L	L	A	I	R	E	H	A		
6	H	U	I	L	L	I	O	N	S	I	L	
7	R	A	S	E	E	L	E	A	I			
8	U	T	N	G	E	R	A	N	T	S		
9	S	E	A	N	C	E	M	I	A	M		
10	E	R	M	E	N	O	N	V	I	L	L	E

## JEU DE CHIFFRES

FACILE

		5		7	8				
		6						4	
3	4				2	7	5		
				2	3	5		7	
	5				7	1			
8				9				6	
6	7						9		
5	8	1					4	2	6
		2	5	1					

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

PUBLICITÉ



La Centrale des syndicats du Québec est fière de s'associer à la Fête nationale du Québec



Centrale des syndicats du Québec

[lacsq.org](http://lacsq.org)

## JEU DES 7 DIFFÉRENCES

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



Solution dans le prochain numéro

SOLUTIONS DU 1<sup>er</sup> juin 2018

JEU DE CHIFFRES

8	6	1	5	4	3	7	2	9
4	7	5	9	1	2	8	3	6
2	3	9	7	8	6	1	5	4
3	8	7	2	5	4	6	9	1
5	1	2	6	7	9	4	8	3
9	4	6	8	3	1	5	7	2
6	2	8	4	9	7	3	1	5
7	9	3	1	6	5	2	4	8
1	5	4	3	2	8	9	6	7

JEU DES 7 DIFFÉRENCES





## À PROPOS DES...

PAR FRANCIS HILLMAN  
PARTICIPANT

Je suis pauvre et nu, mais je suis le chef de la nation.

Nous ne voulons pas de richesse mais nous tenons à instruire  
correctement nos enfants. Les richesses ne nous serviraient à rien.

Nous ne pourrions pas les emporter avec nous dans l'autre monde.

Nous ne voulons pas de richesses. Nous voulons la paix et l'amour.

Red Cloud, chef des sioux Oglala

Dites-leur que nous ne leur avons jamais cédé notre territoire

Que nous ne leur avons jamais vendu

Que nous ne le leur avons jamais échangé

De même que nous n'avons jamais statué

Autrement qu'en ce qui concerne notre territoire

César Newashish, Atikamekw de Manawan

On voit ses amis tomber comme des mouches, on  
commence à penser que pour nous [le suicide] ça  
pourrait être une voie de sortie.

Maitée Labrecque-Saganash, Crie

# AUTOCHTONES

La paix ne pourra naître dans ce monde que lorsque toujours  
plus d'hommes prendront conscience de l'unité de la vie existante  
entre la nature, les animaux, les plantes, les minéraux et  
les hommes, et vivrons en conséquence.

He-áka Sápa (Élan noir), homme sacré sioux

Une réserve amérindienne  
c'est un ghetto, c'est une  
prison à ciel ouvert...

Samian,  
rappeur algonquin

Quand une parole est offerte,  
elle ne meurt jamais.

Ceux qui viendront  
l'entendront.

Menutakuaki aimun,  
apu nita nipumakak.

Tshika petamuat  
nikan tshe takushiniht.

Joséphine Bacon, poète innue



Des soleils  
se relèvent  
sur le pays de ma naissance  
nipimutenan

il y a l'été comme il y a des réserves  
entre nous.

Natasha Kanapé Fontaine

Le sang qui en coulera sera de la même couleur que le tien.

Nous sommes tous deux enfants du Grand Esprit.

Standing Bear, Oglala

# POUR UN SENS DU GOÛT PLUS DÉVELOPPÉ **BOIRE BIEN, C'EST MIEUX**

Il y a plusieurs bénéfices à respecter les limites d'alcool recommandées. On contrôle mieux son poids. On se sent plus énergique et plus en forme. Le sommeil est plus réparateur et on n'a plus jamais la gueule de bois. Décidément, il y a trop d'avantages à la modération pour s'en priver.



**Éduc**  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.

[educalcool.qc.ca/benefices](http://educalcool.qc.ca/benefices)



**LES 23 ET 24 JUIN, PLUS DE 6 000 ACTIVITÉS RÉPARTIES  
SUR PLUS DE 700 SITES DE FÊTE VOUS ATTENDENT POUR  
CÉLÉBRER VOTRE FIERTÉ!**

**DÉCOUVREZ TOUTE LA PROGRAMMATION AU  
[FETENATIONALE.QUEBEC](http://FETENATIONALE.QUEBEC)**

—  —

# Histoire de héros

**QUÉBECOR**



**La Fête nationale du Québec**



**Québec** 